

# Confession de Minuit Roman

Georges Duhamel

The Project Gutenberg EBook of Confession de Minuit, by Georges Duhamel

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Confession de Minuit  
Roman

Author: Georges Duhamel

Release Date: November 25, 2003 [EBook #10290]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CONFESSION DE MINUIT \*\*\*

Produced by Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders

GEORGES DUHAMEL  
de L'Academie Francaise

Confession de Minuit

ROMAN

I

Je n'en veux pas a M. Sureau; Je suis tout a fait mecontent d'avoir perdu ma situation. Une douce situation, voyez-vous? Mais je n'en veux pas a M. Sureau. Il etait dans son droit et je ne sais trop ce que j'aurais fait a sa place; bien que, moi, je comprene une foule de choses, malheureusement.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Il faut dire que M. Sureau n'a pas voulu comprendre. Il m'aurait été nécessaire de lui donner des explications et, tout bien pesé, j'ai mieux fait de ne rien expliquer. Et puis, M. Sureau ne m'a pas laissé le temps de me ressaisir, de me justifier. Il a été vif. Tranchons le mot: il s'est montré brutal et même féroce. Ça ne fait rien: je ne songe pas à lui en vouloir.

Pour M. Jacob, c'est différent: il aurait pu faire quelque chose en ma faveur. Pendant cinq ans, il m'a, chaque jour, soir et matin, regardé travailler. Il sait que je ne suis pas un homme extraordinaire. Il me connaît. C'est-à-dire qu'a bien jugé il ne me connaît guère. Enfin! Il aurait pu prononcer un mot, un seul. Il n'a pas prononcé ce mot, je ne lui en fais pas grief. Il a femme, enfants, et une réputation avec laquelle il ne peut pas jouer.

Un coup sûr, si je disais ce que je sais de M. Jacob... Mais, qu'il dorme tranquille: je ne dirai rien. Il ne m'a pas défendu, il ne m'a pas reproché; toutes réflexions faites, je ne lui en veux pas non plus. Ces gens ne sont pas obligés d'avoir des vues sur certaines choses. Il y a eu là un ensemble de circonstances très pénibles. Mettons, pour le moment, que la faute soit à moi seul. Puisque le monde est fait comme vous savez, je veux bien reconnaître que j'ai eu tort. On verra plus tard!

Il y a d'ailleurs longtemps de cette aventure. Je n'en parlerais pas si vous n'aviez pas revêtu de mauvais souvenirs. Et puis, il m'est arrivé tant de choses, depuis, que je peux avoir oublié quelques détails. Je dois vous faire remarquer que je n'avais vu M. Sureau que trois fois. En l'espace de cinq ans, c'est peu. Cela tient à ce que la maison Socque et Sureau est trop importante: ces messieurs ne peuvent pas entretenir des relations avec leurs deux mille employés. Quant à mon service, il n'avait aucun rapport avec la direction.

Un matin donc, le téléphone se met à sonner. Je ne sais si vous êtes sensible aux sonneries, cloches, timbres et autres appareils de cette espèce infernale. Pour moi, j'exécute cela. L'existence d'une sonnerie électrique dans l'endroit où je me tiens suffit à troubler ma vie! Pour cette seule raison, il y a des moments où je me félicite d'avoir quitté les bureaux. Une sonnerie, ce n'est pas un bruit comme les autres; c'est une vrille qui vous transperce soudain le corps, qui embroche vos pensées et qui arrête tout, jusqu'aux mouvements du cœur. On ne s'habitue pas à cela.

Voilà donc le téléphone qui se met à sonner. Tout le bureau dresse l'oreille, sans en avoir l'air. La sonnerie s'arrête, et on attend. Je ne suis pas plus nerveux qu'un autre, mais cette attente est encore un supplice, car on attend pour savoir s'il n'y aura pas plusieurs coups.

Un seul coup, c'est pour M. Jacob. Deux coups c'est pour Pflug, le Suisse. Moi, je marchais à trois coups. Depuis que je suis parti, les trois coups doivent être pour Oudin, qui, de mon temps était à quatre coups. Oudin! Il n'est pas nerveux non plus, celui-là! Dès le premier coup, il commençait à se manger un ongle, sans en avoir l'air, bien entendu. Et il a fini par avoir un panaris tournant à ce doigt-là.

Le jour en question, un coup, pas davantage. Un grand coup long, droit, irritant à force d'assurance.

M. Jacob sort de derriere sa demi-cloison; il sort de ce reduit ou il se tient comme un cheval de course dans son box. Il vient décrocher l'appareil et, selon sa coutume, il s'accote, la tete collee contre le mur, ou ses cheveux ont, a la longue, laisse une tache grasse.

La conversation commence. J'ecoute a moitie: c'est toujours etonnant un bonhomme qui cause avec le neant, et qui lui sourit, qui lui fait des graces, un bonhomme qui, tout a coup, regarde fixement la peinture chocolat, sur le mur, comme s'il voyait quelque chose d'etonnant.

Ce jour-la, pourtant, M. Jacob ne souriait pas; il ne faisait pas de graces. Des les premiers mots, il avait pris un air gene, puis il etait devenu tout rouge, puis il avait baisse les yeux et il s'etait mis a contempler le radiateur herisse dans son coin, comme un roquet qui n'est pas content.

Moi, je taillais un crayon. Inutile de vous dire que je cassais la mine de seconde en seconde. J'entendais M. Jacob qui balbutiait: "Mais monsieur, mais monsieur..." et je pensais au fond de moi-meme: "S'il repete encore une fois son Mais monsieur... je me leve et je vais lui administrer une gifle! Pan! La tete contre le mur!"

Je me dis toujours des choses comme ca. En realite, je suis un homme tres calme et je ne fais presque jamais rien de ces choses que je me dis. Vous pensez bien que je ne lui aurais pas donne de gifle. Je n'en continuais pas moins a casser ma mine et a me salir le Bout des doigts. M. Jacob me rappelait ces spirites qui pretendent s'entretenir avec les ombres et qui finissent par leur communiquer une espece d'existence. Pendant les silences qu'il menageait, on entendait une rumeur grele qui semblait venir du bout du monde et dans laquelle, peu a peu, je distinguais les eclats d'une voix irritee.

Tout a coup, M. Jacob se decolle de l'appareil et il depose le recepteur a tatons, en manquant plus de dix fois le crochet avant de le rencontrer. J'etais au comble de la fureur; mais ca ne se voyait certainement pas. Je venais enfin de faire une bonne pointe a mon crayon et je m'essuyais les doigts sur le fond de ma culotte, ou la mine de plomb ne marque pas.

M. Jacob passe dans son box, ouvre des cartons, froisse des papiers et soudain s'ecrie:

--Salavin! Venez voir un peu ici!

J'en etais sur. Je me leve et j'obeis. Je trouve M. Jacob en train de s'arracher les poils du nez, ce qui, chez lui, est grand signe d'inquietude. Il me dit:

--Prenez ce cahier et portez-le vous-meme a M. Sureau. Vous le trouverez dans son cabinet, a la direction. Vous direz que je viens d'etre pris d'indisposition.

La-dessus, il s'arrete; il regarde, en clignant de l'oeil vers la fenetre, un grand poil qu'il venait de se tirer de la narine; il pose le poil sur son buvard et il ajoute, en retenant une grosse envie d'etternuer qui lui mettait des larmes plein les yeux:

--Allez Salavin, et depechez-vous!

Pour parvenir jusqu'au bureau de M. Sureau il faut traverser plusieurs corps de bâtiment. En été, quand les fenêtres sont ouvertes et que les portes baillent à la fraîcheur, on aperçoit toutes sortes de compartiments superposés, où les hommes travaillent.

Il y a de ces hommes qui sont enfoncés jusqu'au torse dans des bureaux américains compliqués comme des machines. D'autres se tiennent ratatinés au faite de hauts tabourets fluets comme des perchoirs. On voit des murs immenses, recouverts de cartonniers, et qui ressemblent un peu au columbarium du Père-Lachaise. Là-devant, circulent, sur des galeries aériennes, deux ou trois garçons qui ont un air affaire de mouches à miel. Parfois, on entend un grésillement, un bruit de friture, et on entre dans une grande salle où les dactylographes pianotent comme des aliénées: une musique d'orage, piquée de petits coups de timbre. Ailleurs, ce sont des espèces de soupiraux qui sentent le chat mouillé et la colle forte; au fond, on voit des gens qui écrasent les registres à copier, sous la presse, en crispant les mains et en serrant les mâchoires. Enfin tout le tableau d'une boîte où ça va bien, c'est-à-dire rien de comparable avec le paradis terrestre.

Dans l'antichambre de M. Sureau, il y a un domestique en livrée et en bas blancs. Il me demande le numéro de mon service et me pousse dans une grande pièce en murmurant: "On vous attend".

Je reconnais tout de suite le cabinet de M. Sureau, où je ne suis pourtant venu qu'une fois, ayant aperçu les deux autres fois M. Sureau dans notre section. Je vois des tentures gros-bleu, des tableaux couleur de raisine, et, dans un coin, un plan-coupe de la "batteuse-trieuse Socque et Sureau", avec les médailles des expositions.

Lui, il est là! Vous le connaissez peut-être et vous savez que c'est un homme un peu fort, de haute taille, avec les cheveux ras, la moustache en brosse et une barbiche rude; tout le poil passablement gris. Un lorgnon qui tremblote toujours parce qu'il ne serre qu'un brimborion de peau, sous le front.

M. Sureau me regarde de travers et dit seulement:

--Vous venez de la rédaction? Que fait M. Jacob?

--Il est souffrant.

--Ah? Donnez!

Et je reste debout, face au grand bureau Empire, ne sachant trop s'il vaut mieux garder les talons réunis, le corps bien droit, ou me hancher dans la position du soldat au repos.

Je dois vous avouer que j'ai vécu fort retiré, à la maison Socque et Sureau. Je détestais les circonstances qui me faisaient sortir de mes fonctions et de mes habitudes. Mon métier était de corriger des textes et non de me tenir debout devant un prince de l'industrie. Je maudissais M. Jacob et préparais, à son intention, quelques-unes de ces phrases bien mijotées, qu'en définitive je ne dis jamais. J'étais d'ailleurs inquiet de mon corps dont je ne savais que faire. Je sentais tous mes muscles qui se guindaient, chacun dans une posture à faire tort aux autres, et j'avais la curieuse impression de composer une énorme grimace, non seulement avec ma figure, mais avec mon torse, mon ventre, mes membres, enfin avec toute la bête.

Heureusement M. Sureau ne me regardait pas. Il tripotait le cahier que je lui avais remis. Il éprouvait une rage lourde, assez bien contenue.

Tout a coup, sans lever le nez, il écrase un index sur la page et dit:

--Mal écrit.... Illisible.... Qu'est-ce que c'est que ce mot-là?

Je fais quatre pas d'automate. Je me penche et je lis, sans hésiter, à haute voix: "surrogatoire". Cette manœuvre m'avait placé tout près de M. Sureau, à portée du bras gauche de son fauteuil.

C'est alors que je remarquai son oreille gauche. Je m'en souviens très exactement et juge encore qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. C'était l'oreille d'un homme un peu sanguin; une oreille large, avec des poils et des taches lie-de-vin. Je ne sais pourquoi je me mis à regarder ce coin de peau avec une attention extrême, qui devint bientôt presque douloureuse. Cela se trouvait tout près de moi, mais rien ne m'avait jamais semblé plus lointain et plus étranger. Je pensais: "C'est de la chair humaine. Il y a des gens pour qui toucher cette chair-là est chose toute naturelle; il y a des gens pour qui c'est chose familière".

Je vis tout à coup, comme en rêve, un petit garçon,--M. Sureau est père de famille--un petit garçon qui passait un bras autour du cou de M. Sureau. Puis j'aperçus Mlle Dupère. C'était une ancienne dactylographe avec qui M. Sureau avait eu une liaison assez tapageuse. Je l'aperçus penchée derrière M. Sureau et l'embrassant là, précisément, derrière l'oreille. Je pensais toujours: "Eh bien! c'est de la chair humaine; il y a des gens qui l'embrassent. C'est naturel". Cette idée me paraissait, je ne sais pourquoi, invraisemblable et, par moments, odieuse. Différentes images se succédaient dans mon esprit, quand, soudain, je m'aperçus que j'avais remué un peu le bras droit, l'index en avant et, tout de suite, je compris que j'avais envie de poser mon doigt là, sur l'oreille de M. Sureau.

À ce moment, le gros homme grogna dans le cahier et sa tête changea de place. J'en fus, à la fois, furieux et soulagé. Mais il se remit à lire et je sentis mon bras qui recommençait à bouger doucement.

J'avais d'abord été scandalisé par ce besoin de ma main de toucher l'oreille de M. Sureau. Graduellement, je sentis que mon esprit acquiesçait. Pour mille raisons que j'entrevois confusément, il me devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. Sureau, de me prouver à moi-même que cette oreille n'était pas une chose interdite, inexistante, imaginaire, que ce n'était que de la chair humaine, comme ma propre oreille. Et, tout à coup, j'allongeai délibérément le bras et posai, avec soin, l'index où je voulais, un peu au-dessus du lobule, sur un coin de peau brune.

Monsieur, on a torturé Damiens parce qu'il avait donné un coup de canif au roi Louis XV. Torturer un homme, c'est une grande infamie que rien ne saurait excuser; néanmoins, Damiens a fait un petit peu de mal au roi. Pour moi, je vous affirme que je n'ai fait aucun mal à M. Sureau et que je n'avais pas l'intention de lui faire le moindre mal. Vous me direz qu'on ne m'a pas torturé, et, dans une certaine mesure, c'est exact.

À peine avais-je effleuré, du bout de l'index, délicatement, l'oreille de M. Sureau qu'ils firent, lui et son fauteuil, un bond en arrière. Je devais être un peu blême; quant à lui, il devint bleuâtre, comme les

apoplectiques quand ils palissent. Puis il se precipita sur un tiroir, l'ouvrit et sortit un revolver.

Je ne bougeais pas. Je ne disais rien. J'avais l'impression d'avoir fait une chose monstrueuse. J'etais epuise, vide, vague.

M. Sureau posa le revolver sur la table, d'une main qui tremblait si fort que le revolver fit, en touchant le meuble, un bruit de dents qui claquent. Et M. Sureau hurla, hurla.

Je ne sais plus au juste ce qui s'est passe. J'ai ete saisi par dix garcons de bureau, traine dans une piece voisine, deshabelle, fouille.

J'ai repris mes vetements; quelqu'un est venu m'apporter mon chapeau et me dire qu'on desirait etouffer l'affaire, mais que je devais quitter immediatement la maison. On m'a conduit jusqu'a la porte. Le lendemain, Oudin m'a rapporte mon materiel de scribe et mes affaires personnelles.

Voila cette miserable histoire. Je n'aime pas a la raconter, parce que je ne peux le faire sans ressentir un inexprimable agacement.

## II

Notez en outre que l'affaire Sureau marque le debut de mes malheurs.

Quand je dis "malheurs", je n'entends pas surtout les grands desagrements qui ont resulte, pour moi, de la perte de ma place. Je pense plutot a la detresse morale dans laquelle je patauge depuis cette epoque et d'ou je ne sortirai peut-etre jamais plus.

J'ai, ce jour-la, mesure, visite des profondeurs dont mon esprit ne peut plus s'evader. Il s'est fait une déchirure dans les nuages et, pendant une minute, j'ai tres nettement regarde le fond du fond.

Inutile de raisonner sur des choses deraisonnables. J'aime encore mieux vous raconter les evenements qui sont arrives par la suite. Remarquez en passant qu'appeler evenements des brimborions sans importance, comme tout ce qui est de moi, ca fait pitie quand on y pense.

Mon algarade avec les gens de M. Sureau avait eu lieu vers dix heures du matin. Il n'etait pas dix heures et demie quand je me trouvai dans la rue. Je n'avais plus qu'une chose a faire: retourner a la maison.

J'habite avec ma mere. Je m'apercois que vous ne savez rien. Il faut que je vous explique tout, que je vous raconte tout. C'est insupportable, quand on parle de soi, on n'a jamais fini.

Ma mere est veuve, mon pere est mort alors que j'etais encore dans la premiere enfance, si bien que je ne connais presque rien de lui. Entendez que j'ai tres peu de souvenirs Absolument personnels. A part cela, ma mere m'a raconte quatre ou cinq cents fois certaines histoires de mon pere, en sorte que ces histoires font partie integrante de ma Memoire et que je dois accomplir un reel effort pour distinguer ces souvenirs-la de mes souvenirs a moi. Mais nous parlerons de mon pere une autre fois.

Nous avons toujours habité notre logement de la rue du Pot-de-Fer. Trois pièces et une cuisine, au quatrième étage. J'ai ce logement en horreur et, pourtant, je ne suis bien que là.

La maison, l'endroit où l'on vit d'ordinaire finit par devenir comme une image de l'être: on ne connaît que ça, et on en voit toute la tristesse, toute l'intolérable tristesse.

Ma mère a une très petite rente. Avec ce revenu et le peu que je gagne elle fait très bien marcher la maison. Ma mère est une femme admirable, la seule personne au monde qui me donne parfois envie de me jeter à genoux.

Je vous dis cela en passant, mais ça doit être bien bon de se jeter à genoux devant quelqu'un, de le vénérer, de lui ouvrir son cœur, de s'en remettre à lui de toutes choses. Quand je pense à l'humanité, quand je pense à tous ces bougres d'hommes, ce que je leur reproche le plus, ce n'est pas le mal qu'ils font; c'est de ne pas s'arranger pour qu'une fois de temps en temps on ait le besoin impérieux de se prosterner devant l'un d'eux, de lui embrasser les pieds, de lui jurer fidélité, de le servir comme ferait un esclave, ou un chien. Ah bien, oui! Il n'y a rien à tirer de ces brutes-là! On leur offrirait son âme toute brûlante, arrachée toute vive, qu'ils prendraient l'air soupçonneux d'un tripié qui regarde une pièce démonétisée.

Je vous le répète, ma mère est une femme admirable. Si bonne, si courageuse, si peu semblable à moi! Car moi, je suis sans doute méprisable, mais pour des raisons que je reste seul à connaître, je vous prie de le croire; pour des raisons que ne sauraient imaginer ni Oudin, ni M. Jacob, ni même Lanoue. Ceux-là, plutôt que de me mépriser, ils feraient mieux de se regarder en face avec sang-froid. D'ailleurs, ils ne me méprisent peut-être pas, au fond.

À part cela, ma mère a un petit défaut. Elle me traite toujours comme si j'étais demeuré le bambin qu'elle a dorloté et gourmandé jadis. C'est vexant pour un homme qui approche de la trentaine. À dire juste, ma mère est de caractère un peu bougon. Un très petit défaut, je le sais, et qui, toutefois, m'est extrêmement pénible, surtout dans certaines occasions.

C'est à ce travers de ma mère que je pensais en sortant de la maison Socque et Sureau.

Le grand air m'avait fait du bien. Je commençais à me ressaisir, à rassembler mes idées qui tiraient dans tous les sens, comme un attelage découragé par une longue côte.

Je suivais le quai d'Austerlitz. J'essayais de comprendre ce qui venait de m'arriver et je répétais: "On m'a flanqué à la porte... On m'a flanqué à la porte... à la porte du bureau". Il m'est difficile de soustraire mes pensées au rythme de la marche, et, comme mon pas était assez régulier, je scandais ces méchantes phrases sur un air de polka.

Soudain, je m'arrêtai. Je venais d'entrevoir qu'il m'était nécessaire d'annoncer cette nouvelle à ma mère et que cette nouvelle était très fâcheuse, qu'elle comportait maintes conséquences redoutables.

Je m'arrêtai donc tout à fait pour m'accouder au parapet qui domine la

Seine.

A l'ombre des arbres, la pierre était presque froide. Il fallait cette fraîcheur et cette immobilité pour me faire éprouver mieux ma fièvre et mon agitation. Une minute de pause suffit à me bien montrer que je n'étais pas du tout dans mon état normal, ce fameux état dans lequel je ne suis jamais.

Ce petit arrêt me fut quand même salutaire. Il faut si peu de chose pour me rendre heureux. Le grave est qu'il en faut encore moins pour me distraire. Ah! Pauvre mécanique!

Il y avait une équipe de débardeurs qui chargeaient une péniche. Ils prenaient leur fardeau au bord du quai et gagnaient le bateau en cheminant sur de longues planches élastiques dont l'image ondulait dans l'eau. À les regarder, je pris d'abord un réel plaisir. Et puis je me vis moi-même avançant sur la planche étroite, comme un équilibriste. J'en ressentis une espèce de vertige et ce me fut promptement si désagréable que je me détachai de la pierre et repris ma route.

Immédiatement, la pensée qu'il allait falloir annoncer à ma mère la désastreuse nouvelle revint et m'accabla d'ennui.

Dire: "J'ai perdu ma place", ce me paraissait encore assez facile. La phrase est courte, simple, décisive, elle ne me semblait pas impossible à prononcer. J'entrevis même plusieurs façons de me délivrer de ce premier aveu. Je pouvais, par exemple, m'asseoir d'un air navré--un air que je n'aurais pas eu besoin de feindre, je vous assure--et dire, à voix basse: "Maman, j'ai perdu ma situation". Il était peut-être plus adroit, plus habile, pour ne pas décourager la pauvre femme, d'aller et venir dans le logement, comme à mon ordinaire, et de jeter tout à coup ces mots, sur un ton plein d'insouciance: "À propos! Tu sais que j'ai perdu ma situation". J'envisageais aussi la possibilité d'une entrée tumultueuse; je lacherais avec violence un propos dans ce genre: "C'est ignoble! C'est abominable! Ils m'ont fait perdre ma situation". J'entrevis le retentissement douloureux qu'une telle explosion, même simulée, aurait sur la santé de maman et je me décidai en faveur d'une manœuvre plus simple: j'entrerais dans ma chambre et me dechausserais avec bruit; ma mère me dirait: "Pourquoi te dechausses-tu? Le bureau est donc fermé, cet après-midi"? Et je répondrais: "Non, mais je n'y retourne pas, j'ai eu des mots avec les patrons et j'ai perdu ma place".

Je vous le répète, cette première partie de l'entretien ne me semblait comporter aucune difficulté; toutefois, je m'irritais prodigieusement à l'idée qu'il me faudrait ensuite donner des explications, exposer les motifs de ce congé, enfin raconter l'histoire, la fameuse histoire que vous connaissez maintenant.

Ca non! ça, sous aucun prétexte! Ma mère est une femme admirable, je vous l'ai dit; mais elle est d'humeur simple, c'est une âme sans détour. Je ne pouvais pas lui dire cette ridicule aventure, ce doigt posé sur l'oreille du gros bonhomme, cette sottise.

Est-ce bien une sottise, d'ailleurs? Est-ce ridicule, en réalité? Non! Mille fois non! Vous ne me ferez admettre ni que je suis un malfaiteur, ni que je suis un idiot. Alors, c'est ça, votre humanité? Voilà un homme, un homme comme vous et moi; il y a, entre nous deux, une telle barrière que je ne peux même pas appliquer le bout de mon doigt sur sa peau sans prendre figure de criminel. Alors, je ne suis pas libre? Alors

l'individu est entouré, comme les pays maritimes, d'un espace inviolable ou les étrangers ne peuvent naviguer sans formalités?

Je ne pose pas à l'original; je ne suis pas fait autrement que les autres. Quelque chose me le dit: une idée comme celle qui m'avait mu, dans cette circonstance, c'est une de ces idées que tous les hommes connaissent, une idée saugrenue et naturelle quand même. Quant à savoir s'il convient de céder à de telles impulsions, c'est une autre affaire, hélas!

Je hais le mensonge. On a suffisamment de mal à se dépatrer de la vérité; faut-il y mêler d'autres misères? Raconter à ma mère que j'étais licencié par une mesure générale de réduction du personnel, ou que les intrigues jalouses de mes camarades avaient déterminé mon renvoi, voilà une idée qui ne m'effleura même pas. Ou plutôt si, elle m'effleura un peu, puisque je vous en parle; mais je n'y pensai que pour la repousser aisément.

Vous le voyez, mes réflexions étaient loin d'être apaisantes. En arrivant au pont d'Austerlitz, j'étais résolu à donner avis de mon renvoi sans le moindre commentaire.

Le pont d'Austerlitz est un beau pont. Il s'élance au milieu d'un grand espace blanc. Dès qu'il y a un peu de clarté sur Paris, c'est pour le pont d'Austerlitz. Là, il y a toujours du vent, des odeurs de voyage, des bateaux laborieux, des marchands de riens, des photographes en plein air qui rechargent leurs appareils sous les cottes de leur femme en guise de chambre noire, enfin toutes sortes de distractions pour les yeux. Le pont fait un peu le gros dos, comme s'il était agréablement chatouillé par les tramways et les fardiens qui lui courent sur l'échine. En général, je me plais bien dans les environs du pont d'Austerlitz. C'est un endroit qui n'est pas trop compromis avec mes mauvais souvenirs. Je ne me rappelle pas avoir jamais passé le pont d'Austerlitz en état de honte, ou de colère. Ça compte, des choses comme ça!

Malheureusement, ce jour-là, le pont d'Austerlitz ne me fit aucun bien. Mes soucis étaient trop cuisants: le pont d'Austerlitz ne fut pas de force.

Je me dirigeai vers le jardin des Plantes et je pensai: "Sûrement, ça ira mieux dans l'allée des platanes"; car, cette grande allée qui monte vers le Muséum, c'est un endroit où je suis presque toujours heureux.

L'allée des platanes fut un échec complet. En arrivant au niveau des serres, j'étais un peu plus mécontent, un peu plus troublé qu'en passant la grille du jardin. L'allée m'avait laissé filer avec une indifférence évidente, sans plus s'occuper de moi que d'un étranger, sans me faire le moindre signe d'amitié, à moi qui, depuis cinq ans, la caressais dans toute sa longueur quatre fois par jour en été et trois fois par jour en hiver.

J'en ressentis une pénible impression d'abandon et d'hostilité chez les choses. Mauvais signe, monsieur, quand les choses nous trahissent dans les circonstances graves.

Bien pis! la vue du jardin botanique me procura un trouble imprévu: le jardin botanique était fermé. Je compris donc que j'étais en avance et que, si je poursuivais ma route, mon arrivée à la maison, en pleine

matinee, aurait quelque chose d'insolite qui precipiterait la catastrophe, c'est-a-dire l'explication.

Je revins vers la fosse aux ours. Je ne le fis pas sans une sourde colere: toutes mes habitudes renversees! Rien d'etonnant que le monde familier ne me fut pas secourable, puisque je bouleversais tout, puisque je denonçais le pacte, puisque j'arrivais alors que l'on ne m'attendait pas, comme un mari soupconneux qui revient de voyage a l'improviste.

J'avais plus d'une heure a gaspiller avant de pouvoir regagner la rue du Pot-de-Fer. Je passai ce temps a louvoyer autour du jardin botanique, comme un navire en vue du port et qui attend le flot pour entrer.

J'etais bien decide a ne pas souffler mot de mon histoire; mais la certitude que ma mere allait me demander des eclaircissements ne laissait pas de m'exasperer.

Je pensais: "Si elle m'adresse le moindre reproche, je ne lui repondrai rien. Je resterai glace, digne, comme un homme qui a souffert une grande injustice. Car, somme toute, je suis la victime dans cette affaire. Je viens de souffrir une grande injustice, on me doit excuses et consolations.

"Surement, elle va me gronder, elle me traite toujours comme un enfant. Surement, elle va se plaindre, me questionner, me parler argent. Oh! ca, non! Voila une matiere qui a le don de m'exasperer. Je ne veux pas entendre parler argent.

"Si, comme la chose est vraisemblable, elle me gourmande, je suis resolu a ne rien lui cacher de ce que je pense. Je lui dirai mon avis sur cette sale situation que je viens de perdre. Est-ce ma faute, a moi, si je suis entre dans les bureaux? Moi, je voulais faire de la chimie. Je n'ai aucune aptitude pour ce hideux metier de rond-de-cuir. Pourquoi maman m'a-t-elle pousse a prendre une place chez Moutier, d'abord, chez Socque et Sureau ensuite? J'etais fait pour la chimie. Tout ce qui arrive devait fatalement arriver. Pourquoi ne m'a-t-elle pas laisse suivre ma voie? Nous sommes pauvres, c'est entendu; mais ce n'est pas une raison pour avoir fausse ma carriere, perdu ma vie, compromis, gache mon bonheur. Non! Non! Je n'accepte aucun reproche au sujet de cette situation que je viens de perdre. Si on ne m'avait pas force a la prendre, je ne l'aurais pas perdue."

En arpentant les allees tortueuses du Labyrinthe, je me sentais gonfle, tumefie par un monde de pensees venimeuses. Mes pas revenaient toujours dans le meme cercle stupide et mes sentiments tournoyaient sur place, comme un vol de sansonnets qui ne sait ou se poser. J'arrivais graduellement a cette conclusion que ma mere etait la seule personne responsable de mon infortune. C'etait elle qui m'avait laisse passer l'age des bourses scolaires sans m'aiguiller dans la bonne direction. C'etait elle qui m'avait pousse a rechercher des fonctions incompatibles avec mon caractere. C'etait elle qui allait maintenant m'accabler de reproches, me parler de nos difficultes d'argent, me faire mesurer ma sottise et mon insuffisance. Non! Non! Je ne pouvais tolerer cela.

Il faisait une chaleur orageuse, deprimante. A force de tourner, je suais a larges gouttes et marchais comme un homme pris de boisson. En fait, j'etais ivre, ivre d'amertume et de colere. Pourtant, l'essentiel etait acquis: j'avais prepare toutes mes reponses, j'etais charge de rancune comme un mortier de coton-poudre. J'etais pare. J'aurais le

dernier mot.

Vous pouvez, monsieur, me considerer avec degout. J'y consens. Mais je dois dire les choses comme elles sont. Maintenant, imaginez l'espece de forcene que j'etais au moment ou j'entendis sonner midi et demi et ou je me dirigeai vers la rue du Pot-de-Fer, de l'air presse d'un homme qui a bien gagne sa nourriture.

III

Le couloir qui perfore notre maison, au ras du sol, est sombre des la porte, comme un terrier. D'innombrables pas en ont use le dallage, au milieu, si bien qu'il semble, dans toute sa longueur, creuse d'une rigole ou sejourne l'eau fangeuse apportee la par les souliers. Ce n'est pas un reste des eaux de lavage: la concierge est vieille et ne lave jamais.

Ce corridor, est, pour moi, un lieu poignant, un de ces endroits qui font partie de notre ame. Toutes mes joies, toutes mes detresses, toutes mes fureurs ont du passer par ce laminoir. Elles ont laisse aux parois des traces indelebiles, des taches autres que celles qu'y imprime l'humidite, des odeurs farouches que je suis seul a percevoir, mille souvenirs rugueux qui ralentissent toujours mon allure et m'abreuvent de melancolie.

Le soleil, cause de tout oubli, n'a jamais revu ce corridor, depuis le jour perdu dans le passe ou les macons l'enfouirent sous la maison comme un tombeau egyptien sous une pyramide. C'est peut-etre pourquoi le couloir est si grouillant de fantomes.

Je l'aime, comme on aime ces maladies qui font partie de nos habitudes, comme on aime les fleurs peintes sur la muraille pendant les nuits ou l'on ne dort pas.

J'aime le rectangle de clarte bleme que, par les soirs d'hiver, le bec de gaz du trottoir decoupe sur la paroi de mon corridor.

J'aime l'odeur humble et fade qui rode, avec les courants d'air, dans cet intestin de ma maison. Si je ressuscite dans cinq cents ans, je reconnaitrai cette odeur entre toutes les odeurs du monde. Ne vous moquez pas de moi; vous cherez peut-etre des choses plus sales et moins avouables.

S'il m'arrive de rentrer d'une de ces promenades ou l'on a goute maintes choses nouvelles, eprouve mille desirs, s'il m'arrive de revenir d'une belle journee comme d'un bain purificateur, mon corridor me tombe sur les epaules et me dit: "Attention! Tu n'es jamais qu'un Salavin". Cet avertissement me glace, mais il m'est salutaire, car c'est bien inutile de se donner illusion sur soi-meme.

Vous le voyez, jusque dans mon recit le corridor agit; il me retarde, il refroidit mon histoire; il me paralyse ainsi qu'il faillit me paralyser ce jour-la, le jour de mon aventure.

Mais, je vous l'ai dit, j'avais trop d'elan: je traversai le couloir

comme une fondrière encombrée de ronces; je fus déchiré, je passai néanmoins et, d'un seul mouvement, je me trouvai sur le palier du premier étage.

La, végété notre vieille concierge, dans une obscurité hantée d'odeurs culinaires, sous le crachotement d'un éternel bec Auer au tuyau gorge d'eau. La lumière meurt et renaît cent fois par minute, et, pendant ses agonies, on voit un œil-de-boeuf ouvert sur le crépuscule de la cour intérieure.

Notre concierge est en train de finir à l'endroit même où on l'a plantée jadis. Elle meurt par la tête, comme les peupliers. Elle est à peu près folle, et presque complètement aveuglée par une double cataracte qui lui fait des pupilles laiteuses. À part cela, elle nous reconnaît tous, ses locataires, au pas, au souffle, et à beaucoup d'autres petits signes qui la renseignent sans qu'elle les puisse analyser. Quelque chose de comparable à la sensibilité des mollusques sédentaires.

La concierge cogna donc à la porte et me dit:

--Louis, il y a une lettre pour toi et un catalogue pour Marguerite. Tu voudras bien le lui donner en passant, mon garçon.

Marguerite est notre voisine, une couturière. Je pris lettre et catalogue et je continuai l'ascension. Je montais vite, pour ne pas laisser à mes résolutions le temps de s'éparpiller. Le tournoiement de l'escalier me procurait un léger vertige bien connu. Malgré la tension de mon esprit, je ne manquai point à l'habitude, vieille comme ma vie, d'épeler, en passant au second étage, la plaque de Lepargneux: spécialiste d'espadrilles et semelles de cordes. C'est un industriel en taudis, un mange-des-briques. Mais ne perdons pas de temps avec Lepargneux.

Arrivé sur le carré du quatrième, je confiai le catalogue au paillason de Marguerite et tout de suite, je fis, avec deux doigts, mon petit bruit contre notre porte. Il y a une sonnette, j'ai des clefs; pourtant je ne me sers jamais de tout cela. J'ai une façon à moi de frapper. Ça simplifie la vie.

Ma mère vint m'ouvrir et je fis d'abord, ce jour-là, comme à l'ordinaire, car les heures de la vie quotidienne forment une machine toute-puissante dont les pièces successives nous saisissent, nous poussent et nous manipulent au mépris de nos décisions. Cela veut dire que j'embrassai ma mère, que je posai ma canne dans la grande potiche en terre, que j'accrochai mon feutre au porte-manteau et que je passai dans la cuisine pour me laver les mains. J'obéissais à de vieilles forces tyranniques, mais je n'avais rien perdu de ma colère qui se tortillait à l'intérieur de moi comme un chat dans un sac.

Ma mère me suivit dans la cuisine. Elle souleva doucement, avec le bout de sa mouvette, le couvercle de la cocotte, et elle me dit en hochant la tête:

--Louis, je t'ai fait une petite selle de gigot. La viande est chère en ce moment; mais j'étais contente de te faire une petite selle de gigot, tu aimes tant ça!

Que venait faire, dites-moi, cette selle de gigot au milieu de mon tourment? A-t-on vraiment idée de parler cuisine à un homme frappé par

l'injustice, a un homme en proie au desespoir et a la fureur? Cette selle de gigot me remplit d'humiliation, elle me couvrit, pour moi-meme, de ridicule. Je fus profondement froisse; j'eus l'impression tres nette que ma mere se moquait de moi.

Et puis, pourquoi parler du prix de la viande? Je le savais bien que la viande etait chere. Etait-ce vraiment le moment de me parler du cout de la vie, alors que je venais de perdre ma place? Je vous assure que je recus en plein visage, comme une gifle, la phrase de maman. Pourtant je ne dis rien, pour ne rien abimer de mon ressentiment, pour le laisser entier, redoutable, sans replique. Je passai rapidement en revue toutes mes reponses. Elles etaient pretes; peremptoires, cinglantes, rangees devant mes yeux comme des armes au ratelier.

Je me disposai donc a passer dans ma chambre pour me dechausser avec bruit, ainsi que je l'avais decide. Au dernier moment, je n'en eus pas le courage. Je pensai: "Il vaut mieux attendre une bonne occasion, par exemple que maman me parle encore une fois de cette selle de gigot".

Notre repas commença. J'avais l'estomac serre, ratatine. Je ne mangeais pas de bon coeur. Je regardais le fond de mon assiette et j'ecartais les morceaux de viande pour apercevoir les defauts de la faïence. Je connais exactement tous les defauts de nos vieilles assiettes.

Je sentais le regard de ma mere qui s'attachait a moi, qui ne me lachait plus et je pensais que "ca devait se voir", que ma disgrâce etait ecrite en toutes lettres sur mon visage. J'en conclus que j'etais un pauvre sire, impuissant a dissimuler ses sentiments. Cela me valut un surcroit de rancoeur.

Entre les plats, j'attendais, sans mot dire. Je ne voulais pas laisser mes mains sur la table. J'eprouve une espee de pudeur pour mes mains. Si j'avais un grand secret, mes mains me trahiraient: elles sont incapables de feinte. Je laissais donc pendre mes bras, qui sont fort longs, et, du bout des doigts, je tourmentais mes chaussettes, ce qui est une manie grotesque dont je ne peux me defaire.

Ma mere me dit avec une douceur particulierement offensante:

--Laisse donc tes chaussettes, mon pauvre Louis, tu vas leur faire des trous.

Je remis sur la table mes mains qui tremblaient de rage. Pourquoi "pauvre Louis"! Je n'aime pas qu'on me prenne en commiseration, surtout quand je ne merite pas autre chose. Et puis, pourquoi s'attaquer a mes habitudes, a mes tics? J'ai passe l'age ou un homme de ma trempe peut tenter de s'ameliorer. La remarque de ma mere me parut non seulement inutile, car elle me l'a deja faite mille fois, mais encore injurieuse dans la situation ou je me trouvais. En outre, j'estimai peu delicat de me recommander le menagement a l'egard de mes chaussettes dans un moment ou notre pauvreté allait peut-etre se transformer en misere.

Je fus sur le point de donner libre cours aux phrases toutes preparees qui me gonflaient la gorge; mais, par laquelle commencer? Elles se pressaient a l'issue, comme des moutons affoles qui veulent tous franchir en meme temps une porte etroite. Si bien que, cette fois encore, je ne dis rien.

J'achevais mon dejeuner en regardant les meubles, les murs, la cheminee,

les objets temoins de mon existence et complices de maintes pensees secretes: les lapins de biscuit, sur le buffet, la pendule qui porte une figurine de bronze et qui sait sur moi des histoires qu'elle fera bien de garder pour elle. Je regardais le paysage tyrolien, dans son cadre, ce paysage de montagnes ou les meilleurs reves de mon enfance se sont consumes, taris.

Aucun de ces bibelots, aucun des meubles ne voulait faire cause commune avec moi.

Tous me devisageaient de facon insolente. Je sentais qu'au premier mot de la querelle ils seraient tous du cote de ma mere, tous contre moi.

Comme nous achevions le repas, j'aperçus, sur le coin de la machine a coudre, la lettre que m'avait remise notre concierge.

Le regard de ma mere devait accompagner le mien, car elle murmura presque aussitot:

--C'est probablement une lettre de Lanoue. Je crois avoir reconnu l'écriture. Tu ne l'as pas ouverte.

C'était vrai. Moi qui attends avec une si febrile impatience le courrier qui ne m'apporte presque jamais rien, moi qui n'ouvre jamais une lettre sans penser qu'elle contient la grande nouvelle capable de bouleverser mon avenir, je n'avais pas decachete cette lettre-la.

Je l'ouvris avec un sentiment de morne defiance: ce ne pouvait etre qu'une mauvaise nouvelle. Je naviguais dans une de ces passes ou l'on se trouve offert aux coups du sort, qui se fait rarement faute d'en profiter.

Ce n'était rien, rien du tout. Lanoue m'annonçait qu'il prenait ses vacances et me priait de l'aller voir a la premiere occasion.

--Tu iras ce soir, me dit maman.

Une phrase que je n'avais pas du tout preparee me vint aux levres et s'echappa, sans qu'il m'ait ete possible de la retenir. Je repondis:

--Non! J'irai cet apres-midi.

A peine eus-je articule ces mots que je devinai l'imminence de la grande crise. Je n'avais plus a revenir sur mes pas. La guerre etait declaree. Je me sentis le visage enflamme, les tempes battantes, les levres retrouseees comme celles d'un roquet qui releve un defi.

Ma mere allait surement repondre: "Comment? Cet apres-midi? Et le bureau"? Je ne lui en laissai pas le temps et je proferai, avec une force explosive:

--Je ne vais pas au bureau cet apres-midi. Je n'irai plus chez Socque et Sureau. C'est fini! C'est fini! J'ai perdu ma place.

J'etais debout, raide; mais je me sentais quand meme comme ramasse, pret a bondir. Je soufflais fort; j'attendais.

Ma mere etait venue s'asseoir dans son fauteuil, pres de la fenetre. Elle leva la tete sans se presser et me regarda.

Ma mere porte lunettes, a cause de l'age. Elle a des yeux d'un bleu chaud, miroitant. Quand elle veut voir bien en face, elle releve la tete pour mieux utiliser ses verres.

C'est comme cela qu'elle me regarda, paisiblement, pendant une grande minute. Et je voyais son beau regard attache sur moi, ce regard charge de tendresse inquiete, ce regard qui ne m'a pas quitte depuis que je suis au monde. Je sentais mes jambes trembler, trembler. Alors ma mere murmura d'une voix si naturelle, si profonde, si sure:

--Que veux-tu, mon Louis, une place, ca se retrouve. Ce n'est pas un grand malheur.

O supreme sagesse! O bonte! C'etait vrai, ce n'etait pas un malheur. Je l'entrevis dans un eclair. C'etait vrai, nul malheur ne m'etait arrive. Alors, pourquoi donc etais-je malheureux, pourquoi donc etais-je miserable?

Je fis un pas, deux pas, et puis je sentis que je n'etais plus le maitre, que la meute des betes enragees qui me ravageait allait s'enfuir en desordre, me delivrer. J'eus la Dechirante impression d'etre sauve, tire de l'abime. Je tombai a genoux devant la pauvre femme, je cachai mon visage dans sa robe et me pris a sangloter avec fureur, avec frenesie; des sanglots qui me sortaient du ventre, et qui deferlaient, comme des vagues de fond, chassant tout, balayant tout, purifiant tout.

#### IV

Une tempete erre sans cesse par le monde des hommes. Heureux les coeurs torrides qui en sont visites! Heureuses les campagnes dessechees que cet orage desaltere!

Je ne me cache pas d'avoir pleure. Je n'ai que trop de choses a dissimuler, je peux bien avouer ces larmes-la: je leur dois le meilleur instant de ma vie.

Je vous l'ai dit, j'etais a genoux devant ma mere, j'etais prosterne devant tant de bonte simple, devant tant de divination affectueuse. Et je n'etais pas presse de m'en aller, moi qui ne pense jamais qu'a changer de place.

Maman ne disait rien; elle avait pose ses mains sur ma tete. Elle devait etre tres emue; je sentais pourtant qu'avec la pointe d'un ongle elle grattait une petite tache au col de mon veston: elle est si soigneuse pour moi, si soucieuse de moi et si fiere de moi, la pauvre femme, comme s'il etait vraiment possible que quelqu'un soit fier de moi!

Je reprenais peu a peu mes esprits et je disais:

--Maman! Nous qui avons justement des difficultes d'argent.

Et ma mere de repondre, avec simplicite:

--Mais, mon Louis, nous n'avons aucune difficulte d'argent.

C'était vrai: nous étions pauvres, mais nous n'avions aucune difficulté d'argent. Je dus en convenir.

Peu à peu je me sentais envahi d'une joie rayonnante. Ma mère faisait ce que font toutes les mères dans ces occasions-là: elle me peignait, elle renouait ma cravate, elle passait sur mon visage une douce main que les travaux domestiques ne parviennent pas à rendre rugueuse.

Puis elle ouvrit l'armoire à glace, l'armoire de son mariage, et il y eut pour moi un fin mouchoir brodé, un peu d'eau de Cologne et même une dragee.

Je mangeai la dragee en contenant les dernières secousses de mes sanglots. J'avais dix ans, cinq ans, j'étais un tout petit, je me serais laissé bercer. En fait, je crois bien que je me laissai bercer. Ne parlons pas de ça.

Je comprenais très bien que maman ne me demanderait aucune explication. Rien que pour cela, j'aurais voulu me jeter encore une fois à ses pieds, embrasser ses souliers.

Eh bien, je fis mieux: je lui donnai toutes les explications imaginables. Je lui racontai toute ma journée; je la lui racontai dans tous les détails. Je n'omis rien, ni M. Jacob, ni mon doigt, ni l'oreille du gros bonhomme. Elle souriait, la pauvre femme. Le revolver la fit un peu trembler, mais elle se reprit vite à sourire, à rire même pour m'assurer que tout cela était sans importance, sans gravité.

Je sais, moi, que tout cela est important et grave. Ma mère fit toutefois en sorte de me le faire oublier. O le beau, le cher instant! Plus je m'humiliais devant cette sainte figure, plus je me sentais ennobli, grandi, racheté. Voilà une chose singulière et que je ne me charge pas de vous éclaircir.

Je revois encore une scène de cette journée mémorable: j'étais assis dans le fauteuil Voltaire, je parlais avec feu, avec gaieté, et ma mère, accroupie devant moi, me déchaussait tout doucement et me passait mes savates, car elle sait bien que je n'aime pas rester une couple d'heures à la maison sans mettre des pantoufles et de vieux habits.

Nous poursuivions notre entretien en riant aux éclats. Ma vie, mon avenir ne m'ont jamais paru plus limpides que ce jour-là. Jamais l'humanité ne m'inspira sympathie plus franche et plus dépourvue de réserves.

Tout ce que je touchais m'était accueillant et fraternel. Je passai dans ma chambre et j'eus l'impression que les meubles me saluaient d'un hurra silencieux.

Ma chambre est petite et encombrée. C'est mon royaume, c'est ma patrie. Je tiens, d'ancêtres inconnus, un vénérable canapé qui occupe toute une muraille entre la commode et le lit. Pour bien suivre mon récit, je ne veux pas prendre en considération les quelques heures--que dis-je?--les innombrables heures infernales que j'ai consommées sur ce canapé. Qu'il vous suffise pour l'instant de savoir que ce canapé est, à mes yeux, un lieu sacré, car c'est étendu sur lui que, parfois, j'ai possédé le monde en rêve.

Ce jour-la, sous sa housse decolorée, mon canape me parut radieux. Il m'evoua toutes les lectures que nous avions faites ensemble, car je lis toujours couche, pour oublier le Plus possible mon corps, pour etre presque mort a ma propre vie et tout entier avec mes heros.

Je me mis a fureter dans la piece afin de trouver un vieux bout de cigarette: un megot bien froid, voila ce que j'aime. Je laisse des cigarettes inachevees, expres pour les retrouver le lendemain.

Je n'eus pas de peine a me procurer ce qu'il me fallait et je me mis a fumer, etendu sur le dos.

Je fumais chez moi, dans le fond de mon canape, l'apres-midi, un jour de semaine. En verite, c'etait extraordinaire, admirable. Le tabac avait un gout d'autant plus miraculeux que l'on ne peut jamais fumer au bureau dans la journee. Je ne parle pas du dimanche, ce jour veneneux! Le tabac avait donc un gout de liberte, et la vie avait le gout meme du tabac.

Du canape, j'apercevais les planchettes qui ploient sous le poids de mes livres. A regarder fixement le dos des volumes, je voyais l'ensemble onduler par petites vagues, comme l'eau d'un ruisseau. C'est une vieille illusion qui m'amuse encore, toutes les fois qu'elle ne m'horripile pas. Ce jour-la, j'en fus ravi.

Je passai, sur mon canape, une heure grasse, succulente, concentree, une de ces heures dont on peut parler pendant vingt ans. Puis j'allai jusqu'a la fenetre pour regarder l'univers.

Nous etions au mois d'aout. Une fraicheur d'egout montait de la chaussee, avec l'odeur des legumes et le cri des marchands a la petite voiture qui rampent sans cesse sur le pave de mon quartier. La rue semblait profondement entaillee, au ciseau, dans la masse rocailleuse des batisses. Toutes les fenetres etaient ouvertes et on apercevait les gens, comme on voit, a maree basse, sortir les betes d'une colonie qui habite dans le rocher.

Si vous ne connaissez pas la rue du Pot-de-Fer, faites-moi l'amitie de n'aller point l'explorer. Je sais qu'elle vous degouterait. Mais je n'aime pas a l'entendre denigrer: je prefere etre seul a en dire du mal.

Je distinguais, dans le fond des logements, toutes sortes de details qui m'eussent, en d'autres circonstances, paru miserables, sordides et qui, ce jour-la, etaient curieux et touchants. J'aurais volontiers adresse la parole a certains voisins qu'en general je n'ai pas l'air de voir.

Ma mere m'appela. Je l'allai rejoindre en chantant a pleine poitrine, si bien que ma mere me dit pour la trois-millieme fois:

--Dommage que tu ne veuilles pas apprendre le chant; tu as une jolie petite voix de tenor.

Maman m'avait encore fait une surprise: elle avait sorti de l'armoire deux verres fins comme des bulles de savon et un flacon de vin des Cinq-Terres. Nous tenons ce breuvage d'un vague cousin qui a sejourne en Italie.

Je ne suis pas du tout gourmand, mais ce verre de vin puissant me fut un delice.

Mere disait:

--Prends cela, avant d'aller voir Lanoue; prends cela pour achever de te remonter. Et, si tu veux rester a diner avec Lanoue, reste.

Cette goutte d'alcool transposa ma joie dans un registre tel qu'il me devenait indispensable de marcher, de me consommer, de m'user, de m'epuiser.

Je m'habillai de frais, embrassai ma bonne maman et me vissai a toute vitesse dans l'escalier.

V

Comme une veine de nourriture coulant au plus gras de la cite, la rue Mouffetard descend du nord au sud, a travers une region hirsute, congestionnee, tumultueuse.

Amarre a la montagne Sainte-Genevieve, le pays Mouffetard forme un recif escarpe, refractaire, contre lequel viennent se briser les grandes vagues du Paris nouveau.

J'aime la rue Mouffetard. Elle ressemble a mille choses etonnantes et diverses: elle ressemble a une fourmiere dans laquelle on a mis le pied: elle ressemble a ces torrents dont le grondement procure l'oubli. Elle est incrustee dans la ville comme un parasite plantureux. Elle ne meprise pas le reste du globe: elle l'ignore. Elle est copieuse et Vautree, comme une truie.

Le pays Mouffetard a ses coutumes propres et des lois qui n'ont plus ni sens ni vigueur au dela du fleuve Monge. L'etranger qui, venu du centre, se fourvoie dans la rue Blainville ou place Contrescarpe est, a de certaines heures, aspire comme un fetu par le maelstroem Mouffetardien. Et, tout de suite, la cataracte l'entraîne.

La rue Mouffetard semble devouee a une glotonnerie farouche. Elle transporte sur des dos, sur des tetes, au bout d'une multitude de bras, maintes choses nourrissantes aux parfums puissants. Tout le monde vend, tout le monde achete. D'infimes trafiquants promenant leur fonds de commerce dans le creux de leur main: trois tetes d'ail, ou une salade, ou un pinceau de thym. Quand ils ont troque cette marchandise contre un gros sol, ils disparaissent, leur journee est finie.

Sur les rives du torrent s'accumulent des montagnes de viandes crues, d'herbes, de volailles blanches, de courges obeses. Le flot ronge ces richesses et les emporte au long De la journee. Elles renaissent avec l'aurore.

Les maisons sont peintes de couleurs brutales qui semblent les seules justes, les seules possibles. Chaque porte abrite une marchande de friture, et l'arome des graisses surchauffees monte entre les murailles comme l'encens reclame par une divinite carnassiere.

Je vous raconte tout cela parce qu'au sortir de chez moi la rue Mouffetard fut la premiere etape de mon bonheur.

Il etait pres de cinq heures apres midi. La rue Mouffetard s'apaisait: c'est le matin qu'elle a sa grande attaque.

Passer rue Mouffetard un jour ou l'on est heureux, un jour ou l'on est comble, c'est une riche affaire. Je me laissai glisser jusqu'au lac des Gobelins, comme un voyageur en Pirogue au fil d'une riviere tropicale. Tout m'etait revelation. Je parvenais de minute en minute a la plenitude.

Il y avait, dans les charcuteries, des filles charnues qui traitaient la vie comme une danse; elles honoraient les pates de gestes rituels, de caresses douillettes. Oh! les suaves pates!

Des ruelles sordides, comme le passage des Patriarches, recelaient une ombre couleur d'outremer, une ombre orientale ou ma pensee poussait des reconnaissances conquerantes. J'escomptais la vue d'une belle marchande d'herbes cuites, une grande creature qui semble toujours alanguie par la charmante pesanteur de ses ornements naturels; cette vue me fut octroyee au passage, et juste a l'instant propice. Ce jour-la, etait-il possible que quelque chose me fut refuse?

Le verre de vin des Cinq-Terres brillait au dedans de moi comme une braise. J'avancais d'un pas aerien. J'etais couvert de benedictions. J'etais promis a toutes les aventures.

Je fus, pendant plus de vingt secondes, savetier au creux d'une echoppe qui sentait le cuir de Russie. Vingt secondes: un demi-siecle de vie philosophique dans une retraite exigue comme un de a coudre.

Je fus marchand de maree, entre mille poissons colories de frais, au milieu d'un troupeau de langoustes que j'avais moi-meme, a l'aube, tirees d'une mer fumante, constellee d'archipels.

Je fus maraicher, vigneron, toucheur de boeufs. Un regime de bananes m'emporta dans les sables, a la suite d'une caravane; mais le parfum des salaisons m'ouvrit aussitot une ferme enfumee dans les solitudes cevenoles.

Comme c'est bon d'etre heureux! Comme c'est simple, comme c'est facile! Vraiment, monsieur, comment les hommes s'arrangent-ils pour n'etre pas toujours heureux, avec tout ce qui leur est donne pour ca?

En arrivant a l'eglise Saint-Medard, j'aperçus un ancien camarade, un nomme Delaunay, que j'avais connu pendant mon sejour a la maison Moutier. Il achetait des tomates a l'une de ces commeres qui encombrant de leurs paniers l'estuaire de la rue Mouffetard.

Il vint a moi d'un air accable et me raconta toute une confuse histoire ou il etait question de sa femme malade, d'un enfant mort, que sais-je encore?

Je me sentis bouleverse; les larmes me vinrent aux yeux. J'etais si bon, ce jour-la! Dieu! que j'etais pitoyable et bon, ce jour-la!

Je ne pus contenir les elans de mon coeur; je dis a Delaunay:

--As-tu besoin d'argent? Parce que, tu sais....

Il refusa en me regardant avec étonnement, avec inquiétude. Moi, je le regardais avec effusion: mon ivresse annexait son désespoir. C'est peut-être monstrueux à dire, mais sa douleur excitait en moi une ardente sympathie qui ne m'était pas désagréable. Je lui dis:

--Puis-je te servir à quelque chose? As-tu besoin de moi?

Je me mis à sa disposition. Je lui promis de l'aller voir. Je le quittai sur des protestations de fidélité, de dévouement.

Je ne suis pas allé le voir. Je ne sais même pas ce qu'il est devenu et je ne me suis plus jamais inquiété de lui. Pourtant, ce jour-là, j'aurais sans doute sacrifié bien des choses pour qu'il ne fut pas malheureux.

L'ombre qu'il jeta sur ma joie ne rendit celle-ci que plus éclatante. En moins de cinq minutes, elle avait repris complètement possession de mon cœur. Elle le remplissait comme une tumeur; elle était presque gênante, lourde à porter. Je vous en parle beaucoup trop; de cette joie. Pardonnez-moi: ce n'était pas ma faute si j'avais de la joie ce jour-là. J'en étais tendu à crier.

Cette fameuse joie m'entraîna, comme une voile boursoufflée entraîne une barque sur les eaux; elle me fit remonter, à belle allure, la rue Monge, siphon puissant qui, vers le soir, suce le centre de la ville et repand un flot grouillant sur les régions du sud.

Un peu plus tard, je m'entrevis dans le paysage désert qui environne la Halle aux vins. Une rafraîchissante odeur de futailles éventrées folâtrait le long des grilles: elle fut pour moi.

Je ne sais plus trop où je passai par la suite. Mes rêves se mêlaient sans cesse à l'univers sensible, si bien qu'en réalité je cessai d'exister dans un endroit précis jusque vers six heures. Peut-être même fus-je, pendant ce temps, en plusieurs lieux du monde, peut-être nulle part. À six heures, je me réveillai sur le bitume du boulevard Bourdon.

C'était une véritable épreuve. Le boulevard Bourdon est un lieu redoutable pour l'homme insuffisamment sûr de soi-même. Si vous n'êtes pas en état de grâce, n'affrontez pas le boulevard Bourdon par un après-midi d'été. Il est triste et brûlant; le miroitement et les odeurs du canal donnent au promeneur un écoeurant vertige.

Je triomphai du boulevard Bourdon et débouchai glorieusement sur la place de la Bastille, retentissante comme une enclume et abreuvée de rayons.

Le faubourg Saint-Antoine me vit passer dans un brouillard ardent, comme un homme enivré de difficiles succès. Peu après, j'abordais la rue Keller, ou habite Lanoue. Je continuais à dépenser mon bonheur avec prodigalité et je ne voyais pas le fond de ma bourse.

VI

Lanoue est un camarade d'enfance, le survivant d'un monde enseveli.

Lanoué, c'est un million de souvenirs et un homme par dessus le marché, un homme que j'aime bien. Lanoué a toujours fait partie de ma vie. Il ne fut pas de ceux avec qui, vers la douzième année, je jurai d'entretenir d'éternels liens d'amitié. Ceux-là, je ne sais même pas s'ils sont encore vivants. Je n'ai jamais fait de projets avec Lanoué, ou si peu! Et c'est sans doute pour cela qu'il demeure mêlé à tout ce qui m'arrive.

J'aime tendrement Lanoué; en d'autres termes, le sentiment que j'éprouve pour lui me semble une pure, une vigilante amitié; mais c'est sans doute beaucoup d'orgueil que de se croire capable d'une réelle affection.

Lanoué ne sait rien, je pense, du caractère de l'amitié que je lui porte. Quelque chose qui est encore une forme de l'orgueil me pousse à dissimuler comme des faiblesses les penchants les plus spontanés. Et puis, Lanoué ne sait pas qu'il est mon seul ami. Je lui ai toujours laissé croire que je possédais maintes autres relations captivantes et précieuses. Puis-je avouer à Lanoué que je suis une nature très pauvre, incapable de plusieurs amis?

Lanoué est clerc d'avoué. Il s'est marié à la femme qu'il aimait, qu'il aime toujours. Il en a un enfant, un bel enfant dont je suis le parrain. Fameux parrain!

Il était six heures et demie quand j'arrivai chez Lanoué. Je fis, en deux minutes, le plus clair de mes déclarations. Marthe, la femme de Lanoué, me dit:

--Vous sortez du bureau? Vous êtes en avance.

Je répondis:

--Je ne vais plus au bureau. J'ai quitté....

Lanoué me posa tout de suite une multitude de questions auxquelles je répondis d'un air enjoué, distant, distrait, de l'air, enfin, d'un homme sollicité par des perspectives séduisantes et variées.

Je m'étais à demi étendu sur le lit-divan qui fait de la chambre des Lanoués une manière de salon, et je regardais Marthe baigner le bébé avant de le mettre au lit.

Octave Lanoué fumait une petite pipe en bois d'olivier. Il portait légèrement inclinée sur l'épaule sa tête qui est fine et agréable à voir. Sa figure exprimait un bonheur si calme qu'il ressemblait à l'absence, au vide, au néant, elle exprimait un bonheur habituel, enfin, quelque chose de comparable au bonheur d'une pendule qui est remontée pour cent ans, au bonheur d'une pierre qui tombe dans l'espace pour l'éternité.

Marthe avait l'air content que lui vaille une existence exempte de soucis. Elle plissait le front toutefois et grondait à chaque instant, pour un entêtement fugace du bébé, pour une goutte d'eau répandue sur la natte, pour une autre goutte d'eau projetée contre la glace de l'armoire.

Je m'en étonnais beaucoup, moi qui n'entends rien au vrai bonheur, moi qui n'ai pas six heures, pas quatre heures de bonheur par année. Je pensais avec une secrète passion: "De quelle importance est cette goutte d'eau? On pourrait, ce soir, lâcher la Seine entière à travers ma chambre que ma félicité, à moi, n'en sentirait aucune atteinte".

Je contemplais le groupe formé par mes amis. Le bébé seul me semblait vivre sa joie, les deux autres la dormaient, pour ainsi dire. Je les considérais avec un peu de mépris, un peu de pitié. Je songeais: "Ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux et ils font figure de momies; leur contentement est empaille. Moi, je suis un misérable, un mauvais fils, un employé congédié et je me sens, aujourd'hui, plein jusqu'aux yeux d'un bonheur authentique, violent, formidable, qui regarde le leur comme l'Himalaya doit regarder un crapaud. C'est injuste, mais c'est épatant, épatant! Allons! Allons! il faut souffler sur ce lac sans rides".

Je soufflai de tout mon cœur. Je soufflai en typhon. Je me mis à faire mille folies dont chacune semblait exaucer un de mes démons intérieurs.

Je pris l'enfant sur mes épaules pour exécuter des danses vertigineuses. Ce petit être, seul, était à mon niveau, de plain-pied avec ma rage heureuse. Il poussait des cris percants qui procuraient une satisfaction aiguë à certaines choses qui se démenaient en moi.

Peu à peu les deux Lanoue s'échauffaient. Ils s'éveillaient d'un engourdissement; ils semblaient dire: "C'est vrai! nous sommes heureux; alors pourquoi ne sommes-nous pas gais? Pourquoi ne dansons-nous pas? Pourquoi ne criions-nous pas, ne bondissons-nous pas, n'éclatons-nous pas"?

Moi, je dansais, je criais. Moi, j'étais affreusement gai.

Lanoue me dit soudain:

--Tu restes dîner avec nous?

J'étais venu pour ça. Je présentai pourtant des objections. Je me fis prier.

Lanoue cessa d'insister et, tout de suite, une sueur fine me perla sur les tempes.

J'entrevis une soirée solitaire avec cet énorme fardeau de gaieté que je ne pourrais pas porter seul. Mais Lanoue se reprit à insister et j'acceptai tout de suite, lâchement, en begayant presque de frayeur.

Cet instant fut une maille lâchée dans l'enchaînement tendu de mes exaltations. Heureusement, la maille se trouva vite reprise et il n'y parut bientôt plus.

Le bébé fut couché en grande pompe. Il s'endormit tout de suite, ô merveille! Il passa sans hésiter d'une existence véhémente au sommeil, à l'oubli profond, à l'anéantissement.

Je n'eus pas le temps de lui porter envie: on discutait du menu. La semence de gaieté que j'avais apportée dans la maison germait maintenant toute seule. Lanoue se hâta de descendre à la cave. Il précisait:

--Si, si! une des trois bouteilles de vovray!

Et Marthe ajoutait:

--Aujourd'hui, ça y est! C'est le moment d'ouvrir la boîte de perdreau

truffe.

La joie humaine, monsieur, est un sentiment curieux et impur: elle a toujours besoin de prendre appui sur des choses materielles que l'on s'introduit dans l'estomac. Meme quand la joie semble detachee de toutes ces bassesses, il lui faut, si elle veut durer, s'adjoindre des arguments digestifs. Il est rare qu'elle les reconnaisse pour cause essentielle, mais elle cherche en eux des confirmations, des renforcements, des conclusions. Peut-etre n'y a-t-il pas la de quoi etre honteux. C'est bien naturel aux betes intemperantes que nous sommes. Fouillez dans vos souvenirs et voyez si vous n'avez pas eprouve le besoin de souligner vos meilleurs moments en associant a votre bonheur quelque vive satisfaction de la langue et du ventre. C'est comme ca!

Je pris a coeur de disposer moi-meme le couvert, avec Marthe. La salle a manger des Lanoue donne sur une vaste etendue accidentee: des batisses basses, des usines, des ateliers, un agregat incoherent de maisons anguleuses. Le soleil couchant envoyait a travers ce gachis un rayon horizontal, imperieux comme un glaive, qui venait jusqu'au fond de la piece nous eblouir et aviver notre enthousiasme.

On tira le perdreau de sa retraite. C'etait une boite de conserve garde pieusement, depuis des mois, en vue d'une grande occasion. La boite fut ouverte et l'oiseau apparut, ebouillante, ratatine entre de larges tranches de truffes a l'odeur obsedante.

Il y avait d'autres gourmandises. Je supputais avidement le renfort que ces objets pourraient apporter a ma joie.

Au moment ou le repas commença, les deux Lanoue etaient aussi fous que moi. Je les avais tires, hisses. Nous nous agitions sur la meme marche de l'escalier. Nous etions des fantoches aux ficelles egalement tendues.

Et, tout de suite, notre contentement poussa des racines dans nos souvenirs, de longues racines qui retournaient sucer toutes les joies d'autrefois pour les interesser a l'heure presente.

Nos bons souvenirs etaient nombreux. En outre un charme operait et des evenements qui nous avaient paru nefastes, facheux, revenaient pele-mele avec les autres et nous pretaient a rire. Parmi les parfums des mets et des boissons, notre besoin de bonheur se gonflait sur la table, dans l'aire de nos regards embues, comme un herbivore ventru qui rumine toute une prairie.

Que de rires, dans ce passe nourri pourtant d'un present maussade, detestable! Octave, qui possede un petit talent d'imitation, faisait revivre a nos yeux, a nos oreilles, une foule de personnages falots, deformes par vingt ans de recits. C'etaient des souvenirs uses jusqu'a la corde. Il n'en est pas de meilleurs. Quand Lanoue paraissait vouloir omettre une de nos plus venerables plaisanteries, je ne manquais pas de la rappeler moi-meme: elle avait encore quelques gouttes de suc, comme ces vieux citrons a cent reprises exprimes.

Marthe, epousee depuis cinq ans, ne participait pas toujours a cette joviale exhumation. Elle s'en plaignait en souriant. C'etait la revanche de l'amitie sur l'amour.

Nous mangions des aliments savoureux et simples qui entretenaient une flamme Chaleureuse dans cet etincelant feu d'artifice.

La nuit etait venue depuis longtemps, et la lampe, et la fraicheur, quand, sans la moindre raison apparente, sans la moindre raison intelligible, une chose nouvelle apparut en moi.

Il y eut un instant precis ou je m'aperçus que j'etais un peu moins heureux qu'a la minute precedente. Voila! Je ne peux pas vous exprimer cela plus clairement.

Monsieur, vous avez ete au bord de la mer. Vous avez assiste a la montee du flot: il monte, il monte pendant des heures, plus audacieux, plus temeraire a chaque vague, et l'on ne peut imaginer qu'il s'arretera. Et puis vient un moment ou l'eau hesite. Alors, c'est fini! C'est fini. A compter de cette defaillance, on voit l'eau ceder, on la voit se retirer, fuir honteusement. Elle decouvre d'horribles bas-fonds et des miseres, des profondeurs qu'on avait oubliees; elle livre tout cela a la clarte, et on ne peut pas la retenir; on ne peut pas Empecher cette desertion.

Je compris tout de suite que ma joie s'en allait, que j'allais etre abandonne, devetu, trahi.

Je percus une denivellation brusque: les Lanoue continuaient leur ascension. Je les regardais s'elever, comme un voyageur fourbu qui ne peut plus suivre ses compagnons que de l'oeil.

Je fis effort pour regagner du terrain. Peine perdue! Je debitai quelques bourdes: elles ne furent profitables qu'aux autres; elles me parurent, a moi, grossieres, deshonorantes. Les aliments perdirent leur vertu: je me surpris a en critiquer secretement la nature, la preparation, l'opportunité.

Une malveillante lucidite s'empara de mes yeux, de mes oreilles. J'observai Lanoue; je m'aperçus avec desespoir qu'il se complaisait a des niaiseries, a des balourdises, auxquelles j'accordai des rires parcimonieux, teintes d'ironie, puis, bientot, de cruauté.

J'eus envie de crier, d'appeler a l'aide, au secours, comme un matelot en detresse sur un esquif avarie. C'etait bien inutile: la solitude s'elargissait autour de moi, tenebreuse, impenetrable, mortelle. J'apercevais les Lanoue comme des gens d'un autre monde, comme un poisson doit apercevoir une hirondelle.

Il n'y avait rien a faire. Je me resignai avec amertume. Je pensais a moi-meme ainsi qu'a un animal que l'on saigne a blanc et qui voit couler son sang, qui voit ruisseler de lui tout espoir, toute vie.

En moins d'une demi-heure, le sacrifice fut consommé. Je fus deshabite de la grace, vide, extenué.

Bien plus, un deficit redoutable se creusa, s'accusa. J'avais fait des depenses Imprudentes, j'avais gaspille la joie; je m'etais endette, ruine pour longtemps. Je commençai de me reprocher ma stupide joie de l'apres-midi; j'en fis un examen methodique, impitoyable, m'imputant a crime cette vaine et malfaisante prodigalite.

Les Lanoue ne s'apercevaient de rien. Ils continuaient tout seuls; ils se moquaient bien de moi!

J'avais l'air d'être avec eux; je crois même que je répondais à leur propos; mais je leur vouais un ressentiment presque haineux. C'était bien leur faute si j'avais perdu, dispersé, dilapidé ma fortune intérieure. Ils m'avaient aidé dans mes folies, secondé dans mes excès, précipité sur le fumier de Job. Un moment vint où je n'y tins plus, je me levai pour partir.

Je dus soutenir une espèce de lutte. Mes amis me voulaient encore et tâchaient à me garder. Je me roidissais pour me dépetrer d'eux, comme un amant déçu se dépetre d'une vieille maîtresse.

Ils lâchèrent pied. Ils prirent assez vite leur parti de mon départ, ce qui redoubla ma rancune. N'étaient-ils pas deux pour assouvir leur rage?

Il était d'ailleurs temps pour moi de me replonger dans l'isolement. Les divers épisodes de ma journée commençaient à me remonter aux lèvres, et les plus joyeux m'étaient les plus intolérables.

Sur quelques paroles d'adieu je me précipitai dans l'escalier noir et chaud.

J'eus la sensation d'avoir rompu mes amarres et de me trouver au moins libre, libre d'être malheureux à mon gré. La rue m'emporta, comme un noyé au fil de l'eau. Des forces anciennes et inconnues décidèrent de mon itinéraire.

Je revoyais, une par une, toutes les minutes de cette journée funeste: le bureau, M. Jacob, M. Sureau, la tentation, l'acte idiot et pourtant nécessaire, mon retour à la maison, ma fureur et la bonté de ma mère. À compter de ce point, je n'avais pas assez de violence et de froide méchanceté pour juger mon étourderie, ma joie insolite, ma prodigieuse sottise. Surtout, surtout, je m'en voulais de n'avoir pas prévu à quel abîme de misère me conduirait cette orgie de bonheur immerité.

J'étais, d'un pas de somnambule, dans un Paris ténébreux et sec. Les chaussées exhalaient une suffocante odeur de poussière et de crottin torréfié. Chaque réverbère saisissait mon ombre au passage, la faisait tourner et la repassait au réverbère suivant. C'était à vomir.

Accoudé au parapet du pont Sully, je passai une heure confuse à rassembler les éléments de mon désespoir, à les réunir en faisceau. Je fis d'inouïs efforts pour être malheureux avec précision. Cela aussi m'était interdit: je n'étais pas même une grande infortune, j'étais une chose gachée, gâtée, informée, dérisoire.

La sonnette de ma maison me réveilla, non par le bruit: il est gelé et enfoui au plus profond de la bâtisse, mais par la fraîcheur visqueuse du bouton de cuivre dans ma main.

Je gravis les escaliers à pas lents, couvert de sueur, étourdi par l'haleine des plombs disposés aux fenêtres des étages.

Parvenu sur mon palier, j'entrevis la nécessité d'entrer furtivement, sans réveiller ma mère. L'idée de me retrouver en face de la pauvre femme me remplissait de confusion et de honte.

J'avançai donc sur la pointe des pieds, comme un larron. Maman avait, à son ordinaire, laissé, sur le buffet, une petite lampe allumée. Je la soufflai pour ne pas, d'aventure, apercevoir dans une glace la hideuse

figure que je devais avoir.

Je passai dans ma chambre, enlevai mes chaussures et me jetai sur le divan. Une lueur mystérieuse, issue des profondeurs du ciel parisien agonisait sur le cuivre de la petite Lampe juive qui pend dans l'angle des murailles. J'attachai mes yeux à cette bouée infime et, les poings aux dents, je passai la nuit à me mépriser et à me haïr.

## VII

À compter de ce jour une période commença qui m'a laissé un souvenir indéfinissable, un souvenir plein de douceur et de honte. Je songe à ce temps-là comme à un immense sommeil. Rien de surprenant, car j'ai fait alors de réels efforts pour fondre mes jours et mes nuits dans le même engourdissement, dans la même torpeur.

Je vous l'ai dit, Oudin me ramena, dès le lendemain de l'algarade Sureau, mon petit matériel de scribe. Je rangeai tout cela dans un coin de la chambre, en attendant le moment d'entrer dans une autre place. Et, tout de suite, ma nouvelle vie commença.

Je me levais tard dans la matinée. Les premiers jours, vers six heures, une sorte de choc intérieur me faisait ouvrir les yeux, ce qui est bien naturel puisque, pendant des années, je m'étais levé à cette heure-là pour aller travailler. Je continuai donc, pendant quelque temps, à me réveiller vers six heures; j'en éprouvais un plaisir particulier et je me disais que, n'ayant rien à faire, au dehors, de si grand matin, il m'était complètement inutile de sortir du lit. Cette réflexion agréable était en général suivie d'une foule d'autres pensées moins heureuses: je songeais à ma situation perdue et à la nécessité d'en trouver une autre. Bref, le remords empoisonnait parfois ce loisir indu et achevait de me réveiller. Le plus souvent, par une sorte d'effort à rebours, par une sorte d'adhésion à l'inertie que le Sommeil infusait encore dans mes membres, je congédiais les pensées importunes et m'enfonçais avec délice dans un néant horrible et voluptueux.

J'étais, comme au centre d'un espace noir, couché, suspendu, balancé. Toutes mes idées, toutes mes volontés, toutes les choses qui étaient moi demeuraient refoulées circulairement, dans l'ombre. Je les percevais ainsi qu'un peuple de larves confuses. J'étais bien; j'étais si peu! La mort ressemble peut-être à cela; en ce cas, c'est une bonne chose.

Je me rappelle seulement que, plaquée sur mon âme, sur le restant informe de mon âme, il y avait l'image bleue et rectangulaire d'une fenêtre, entrevue à travers les cils comme derrière les barreaux d'une cage.

Parfois, au cœur de ce néant, j'étais visité, traversé par un songe. C'était un songe bouscule, haletant, comme ces histoires que l'on représente au cinématographe.

Presque tous mes songes se déroulent dans un silence effrayant. Ceux où il y a du bruit, des paroles, des chants, sont rares: ils me laissent l'âme bouleversée pour plusieurs jours. Je rêve très souvent; je rêve des rêves vagues et forts. C'est-à-dire que je vois des images dont le

contour n'est pas net, mais dont la couleur est violente. Je ne sais pourquoi je vous parle de ca; je suis un homme si ordinaire, si affreusement semblable a tous les hommes!

Ce qui me frappe le plus, au sujet de mes songes, c'est que je n'ai pas besoin d'etre endormi pour rever. Entendez bien, je ne dis pas rever comme font les poetes, je dis bien rever comme un dormeur, tomber en proie a un monde terrible, incoherent, magnifique. Souvent je suis en plein travail, par exemple, j'ecris, sous mon petit abat-jour et, tout a coup, crac, j'ai a peine le temps de sentir que mon ame change d'allure et me voila dans une autre vie. Parfois, c'est en marchant, dans la rue, que ca me prend. Mais il faudra que Je vous entretienne de mes reves une autre fois; je n'ai deja que trop de choses a vous raconter sur ce monde-ci, inutile de m'aventurer dans l'autre.

Je vous parlais des songes que je faisais avant de m'eveiller. Eh bien! meme quand je ne me rappelais rien, au reveil, de ces songes du matin, ils m'impregnaient tellement qu'ils donnaient un parfum a mes journees, qu'ils decidaient pour jusqu'au lendemain, de la couleur de mon ame.

Vers neuf heures, je rejetais mes couvertures. De la cuisine, ou travaillait a petits bruits ma pauvre maman, arrivait l'arome du cafe, insidieux et penetrant comme une pensee. Je me levais et passais mes vetements avec une lassitude odieuse: la lassitude des choses a venir.

J'allais retrouver ma mere a la cuisine et l'embrassais en silence. Chaque jour, j'etais certain qu'elle m'allait faire quelque juste observation, qu'elle allait me reprocher mes sommes interminables et ces grasses matinees qui menageaient dans mon existence de larges vides, obscurs et poudreux. Mais, chaque jour, ma mere me disait en m'embrassant tendrement:

--Mon Louis, je t'ai fait griller un peu de pain d'hier.

Je m'asseyais sur le tabouret canne, entre l'evier et le buffet de bois blanc. J'occupais la une place etroite comme une destinee. Je tournais le dos au jour avare de la petite cour et, cale, soutenu, etaye par toutes les choses environnantes, je me trouvais bien. Oui, j'etais bien, malgre tout, j'etais bien avec lachete, avec hebetude.

J'aime le cafe; j'aime aussi la suave odeur du pain grille. Je jouissais donc de ces biens immerites, pendant que ma mere me regardait doucement, attentivement, de ses yeux accoutumes a la penombre. Je comprenais que je devais etre defigure par le sommeil; je me sentais les traits epais, bouffis, les yeux pochés, les cheveux secs et emmeles; mais tout m'etait egal: l'essentiel etait de ne pas rompre le charme engourdissant qui me permettait de passer d'une nuit a l'autre sans secousse, sans heurt, sans reveil effectif.

Le petit dejeuner fini, je retournais dans ma chambre pour y faire ma toilette. Comme j'avais devant moi un temps illimite, je procedais a mes ablutions avec beaucoup d'irregularite et de negligence. Il m'arrivait ainsi, certains jours, de parvenir au soir ayant remis d'heure en heure le soin de me raser. Je finis par y renoncer tout a fait, et c'est depuis que je porte cette maniere de barbe que vous me voyez et qui me degoute profondement.

Ah! monsieur, je me connais assez bien pour juger sans mansuetude l'homme, cet etre repugnant voue a la vermine et a l'esclavage.

Excusez-moi de vous dire ça tout net, mais comment en parler sans colere? Pendant treize ans j'avais, chaque matin, dispose de vingt minutes environ pour veiller a la proprete de mon corps, et je vous assure que ces vingt minutes etaient bien occupees. Je suivais un ordre, toujours le meme: les mains, le visage, les pieds, etc... La vie etait facile, je n'avais qu'a obeir a mes habitudes.

A partir du moment ou je disposai, pour les memes soins, de presque toute ma journee, je ne parvins plus a faire correctement quoi que ce fut de mon programme. Je remettais sans cesse a plus tard une chose ou une autre, en me reprochant, au fond, amerement tous ces delais. Pendant cette periode remarquable, il m'arriva de rester quinze jours de suite sans me laver les pieds, et cela parce que j'avais dix fois le temps de le faire. Et n'allez pas croire que c'etait un oubli. Non pas! Je regardais reveusement mes pieds nus et pensais qu'ils pouvaient encore aller jusqu'au lendemain. De lendemain en lendemain, ils finissaient par etre parfaitement sales.

Au milieu de ma toilette, je me prenais a fumailler, a ouvrir un livre. Je m'enfonçais dans un angle du canape et je revassais indefiniment. Du lit defait s'echappaient de grosses bouffees de sommeil. Mes reves de la nuit, embusques sous les meubles, derriere les cadres, dans les fleurs du papier mural, montraient un oeil et sortaient doucement, comme des demons. Ils reprenaient possession de la chambre et de moi-meme. Ils nouaient et tortillaient autour de mon ame une farandole tourbillonnante et, des lors, le temps s'arretait au milieu de l'eternite comme un navire paralytique sur une mer de sirop. Cela durait jusqu'a ce que ma mere vint ouvrir doucement la porte, non sans avoir fait trois ou quatre fois: "hum! hum!" Alors les reves filaient comme des rats sous la commode et la torpeur me desertait.

--Louis, disait maman, veux-tu que je fasse ton menage?

--Oui, oui, criais-je en me hatant de me vetir.

Le savon avait seche sur mes joues, il ne me restait plus assez de temps pour me raser. Je passais, au galop, ma veste et mes chaussures et sortais de la chambre en disant:

--Je m'en vais aller voir cette place d'expeditionnaire. Tu sais? Cette etude d'avoue....

--Va, mon Louis, repondait maman en remuant a pleins bras le lit de plumes et le traversin, comme si ces objets n'eussent pas ete habites par une multitude de figures vivantes que j'etais seul a connaitre.

Je prenais mon chapeau et ma canne, bien qu'on m'eut, lors d'une recente demarche, fait observer que, pour un employe, la canne donnait une allure "amateur" peu recommandable, et je tirais derriere moi la porte du logement.

A peine cette porte fermee, je voyais la clarte louche de l'escalier s'animer d'une foule d'images rampantes, bondissantes, caressantes. Mes demons etaient la. Ils m'attendaient, comme des chiens qui veulent etre emmenes a la promenade. Ils m'entouraient en jappant, me lechaient les mains, sautaient a mes trouses et, tout en descendant les marches humides et usees, je me debattais entre mille reves fabuleux, comme un noye qui coule a pic.

## VIII

Je m'en allais au hasard des rues, et la journée était devant moi comme un désert calciné, sans horizon et sans surprises. Ceux qui disent que la vie est courte, ils me font rire, entendez-vous, rire, rire! Ce sont les années qui sont courtes, mais les minutes sont longues et ma vie, à moi, n'est faite que de minutes.

Je suivais le trottoir, marchant de préférence sur la bordure de granit. Je laissais le bout de ma canne tremper dans le ruisseau. J'aime les ruisseaux des rues. Ils coulent sur des pavés et tarissent à heure fixe, je sais; ils ne naissent pas d'une source, mais d'un robinet de fonte. Tant pis! On n'a jamais que la poésie qu'on mérite. J'ai passé une partie de mon enfance, malgré ma pauvre maman, à pecher des épingles rouillées et des boutons de bottines dans les ruisseaux de la rue Tournefort. Aujourd'hui, je ne patauge plus dans l'eau sale, mais je regarde encore avec attention les petits morceaux de vaisselle, le gravier, les infimes débris que le courant lave et entraîne peu à peu vers l'égout. Et puis, le ruisseau chante quand même sa petite plainte. Cela me fait penser à des prairies, à des fleuves, à des pays que je ne connaîtrai jamais. C'est de l'eau civilisée, de l'eau pourrie. De l'eau, de l'eau malgré tout! La mer, les grands lacs, les torrents dans la montagne! Si vous passez rue Lhomond, le soir, assez tard, à l'heure où les bruits de Paris s'engourdissent et s'endorment, vous entendrez, au-dessous de vous, tous les égouts de la montagne Sainte-Genève qui chantent doucement, comme des cascades lointaines. Ce sont les cascades de mes voyages, à moi.

Que voulez-vous? Je ne suis presque jamais sorti de Paris; je n'ai rien vu, je ne sais rien, je suis un homme quelconque, un homme insignifiant, oui, oui, insignifiant. Je n'ai rien à vous raconter d'extraordinaire. Toutes mes aventures me sont arrivées en dedans. Et vous êtes bien bon de m'écouter, moi qui n'ai rien à vous dire, moi qui ne suis fait qu'avec des riens.

Je suivais donc le trottoir. Je n'étais pas trop malheureux. J'avais à peu près autant d'âme qu'une chrysalide et je ne me sentais pas pressé de briser mon enveloppe. J'aurais voulu rester jusqu'au soir dans cette espèce de torpeur qui prolongeait pour moi la nuit. Malheureusement toutes sortes de mécanismes se mettaient à jouer et c'était bientôt fini de mon repos.

Le plus souvent, ça commençait par l'absurde histoire du nombre des pas. Vous savez? Les blocs de granit qui forment la bordure du trottoir sont disposés bout à bout. Je marchais dessus, d'abord sans y penser; puis je commençais à m'apercevoir que, tous les deux pas, je posais le pied sur l'interstice qui sépare deux des blocs de la bordure. Alors, comme malgré moi, je m'appliquais à faire exactement deux pas d'un interstice à l'autre. Je m'y appliquais sans m'y appliquer, sans en avoir l'air, d'abord parce que j'aurais eu honte de donner aux passants le spectacle de ma sottise, ensuite parce que j'étais profondément persuadé que ce n'était là qu'un jeu de mon corps, un jeu auquel mon esprit ne participait point.

Et voilà où commence l'absurde: un moment arrivait où je ne pouvais plus

detacher ma pensee de cette affaire d'interstices. Peu a peu, tout en affectant la plus parfaite Indifference, je sentais bien que j'allongeais ou que je raccourcissais mes pas, assez pour appliquer juste ma semelle sur l'interstice. Et je faisais cela d'une facon tres detachee, comme si j'eusse voulu me cacher mon action a moi-meme. Cet etat de choses durait un certain temps et, soudain, je m'apercevais que l'imagination entrait en danse. Je me disais--non, ce n'est pas moi qui disais cela, c'est quelque chose qui etait en moi sans etre moi--je me disais que, si je ne parvenais pas jusqu'au troisieme bec de gaz en faisant regulierement deux pas par bloc de granit, ma vie serait manquee, mes entreprises vouees a l'echec. Arrive au troisieme bec de gaz, je m'assignais une nouvelle tache, celle, par exemple, d'atteindre dans les memes conditions un kiosque a journaux. Une, deux; une, deux; u-une, deu-eux... Comprenez-vous? Et le demon murmurait: "Si tout va bien, si tu fais bien exactement tes deux pas, il ne peut manquer de t'arriver quelque chose d'heureux dans la journee".

Ah! vraiment, monsieur, est-il possible d'etre aussi bete? Songez que je ne suis pas du tout superstitieux, songez surtout qu'en faisant toutes ces momeries je ne cessais de me contempler avec mepris et meme, le plus souvent, de penser a autre chose.

Parfois, c'etait la ridicule histoire du precipice. Je vais vous expliquer cela. J'en ai honte, mais, puisque j'ai entrepris de tout vous dire, je vous dirai tout, c'est-a-dire pas grand chose, car celui qui tentera d'expliquer, en dix gros volumes, ce qui se passe dans le coeur d'un homme pendant une seule minute, celui-la entreprendra une besogne surhumaine.

Je marchais donc sur la bordure du trottoir, tres aisement, tres naturellement, sans penser a rien de precis. Tout a coup, j'imaginai --c'etait plutot une idee qu'une veritable imagination--j'imaginai qu'a droite et a gauche de l'etrote bordure il y avait un precipice et que je devais avancer sans le moindre faux pas. Il n'en fallait pas davantage pour me faire hesiter, begayer des jambes, trebucher et, finalement, mettre un pied sur le bitume ou dans le ruisseau.

Alors, j'etais soulage; le charme etait rompu. Je changeais de trottoir ou je passais sur la chaussee et, pendant un grand moment, je ne pensais plus a toutes ces idioties.

J'atteignais quelque croisement de voies. Autre affaire! La multiplicite des itineraires me jetait dans une espece de stupeur.

Autrefois, en allant au bureau, je n'avais jamais de ces indecisions. Une seule route me semblait possible: celle que cinq ou six ans de pratique m'avaient fixee, celle qui etait jalonnee de mille reperes familiers. Mais, dans les promenades dont je vous parle, il n'en etait plus de meme: le but de mes pas etait, le plus souvent, tres indecis et le temps ne me pressait point. Alors, je m'arretais a l'angle d'une maison, devant quelque morne boutique. J'etais tire a gauche, pousse a droite, partage, flottant. Je tournoyais sur moi-meme comme une barque que le courant hale dans un sens et que le vent sollicite dans le sens oppose. Je fermais les yeux et fonçais au petit bonheur.

Eh bien, a ce train-la, il m'arrivait quand meme d'arriver, si j'ose dire. En d'autres termes, je finissais quelquefois par me trouver dans un endroit qui n'etait pas n'importe lequel. C'etait, je suppose, la fameuse etude d'avoue ou il y avait a prendre une place

d'expeditionnaire.

J'entrais, je faisais antichambre, j'etais amene en presence d'un employe superieur. Toujours il y avait quelque chose qui ne marchait pas: ou bien la place etait prise depuis la veille, ou bien la place ne convenait qu'a un tout jeune homme, ou bien on exigeait quelque connaissance speciale dont je me trouvais depourvu.

Parfois le "principal cleric" me demandait les references fournies par mes derniers patrons. Je promettais de les apporter le lendemain et je degingolais en hate l'escalier. Ma journee etait finie. J'avais fait ma demarche; elle prouvait, une fois de plus, qu'il m'etait impossible de trouver une place. Cette certitude etait, precisement, la seule chose que je cherchais.

## IX

Apres le dejeuner, j'allais dans ma petite chambre. J'etais tout a fait sur de ce qui m'y attendait, mais j'affectais, vis-a-vis de moi-meme, de n'en rien savoir.

Ah! monsieur, si je trompais le plus cruel de mes adversaires avec la moitie de la perfidie que j'apporte a me duper moi-meme, je serais, en verite, une canaille.

J'allumais un megot, je deployais le journal, j'ecrivais quelque insignifiante lettre. J'ecoutais les bruits que faisait ma mere en desservant la table ou en lavant la vaisselle et je disais a haute voix:

--J'ai bonne envie d'aller, tantot, voir cette usine de Montrouge, tu sais, maman?

Ou bien:

--Je n'ai pas encore recu de reponse de la maison Malindoire et Simonnet. Je cherche dans le plan de Paris...

Voila le genre de betises que je disais pour me donner le change sur les raisons qui m'avaient attire dans ma chambre.

Cependant, je lancais, a la derobee, de brefs coups d'oeil vers mon vieux canape. Il avait l'air narquois et paterne des gens habitues au triomphe. Je le regardais avec une fureur desesperee; il se contentait de bailler par tous les trous de sa tapisserie.

J'allais a la fenetre et observais les nuages d'un air soucieux. Faudrait-il prendre un parapluie? Non! Je verifiais devant la glace le noeud de ma cravate. Je feuilletais mon carnet d'adresses et, tout a coup, sans trop savoir comment cela m'etait arrive, je me trouvais etendu, tout de mon long, sur le canape. J'entendais, avec mon dos, les ressorts etouffer un rire insultant.

Qu'importe! J'etais allonge, tout droit, comme une pirogue au fond d'une crique. Je flottais, j'attendais les courants et les brises. Le demon de mes nuits nouait autour de ma poitrine une etreinte souveraine et,

enlaces, face contre face, nous nous enfoncions tous deux dans l'autre monde. Le reveil etait odieux, avec ce corps plus pesant qu'une montagne et l'aigreur, dans la gorge, des aliments mal digeres.

Je prenais encore une fois ma canne et mon chapeau et m'en retournais a la rue.

Je pensais par moments avec precision a la place qu'il me serait donne de rencontrer, d'obtenir. J'imaginai des bonheurs absurdes: j'allais decouvrir un secretariat, oui, un secretariat! J'aurais un bureau solitaire, avec une fenetre ouvrant sur un arbre qui me baignerait d'une clarte verte, fraiche, funeraire. On me laisserait tout a fait seul; on finirait meme par m'oublier un peu; je vivais la dans une paix profonde, je serais tranquille, tranquille, comme mort.

Monsieur, vous allez prendre de moi une idee qui a bien des chances d'etre fausse. Vous allez penser que j'ai un sale caractere, que je suis un misanthrope. Moi, un misanthrope! C'est absurde! J'aime les hommes et ce n'est pas ma faute si, le plus souvent, je ne peux les supporter. Je reve de concorde, je reve d'une vie harmonieuse, confiante comme une etreinte universelle. Quand je pense aux hommes, je les trouve si dignes d'affection que les larmes m'en viennent aux yeux. Je voudrais leur dire des paroles amicales, je voudrais vider mon coeur dans leur coeur; je voudrais etre associe a leurs projets, a leurs actes, tenir une place dans leur vie, leur montrer comme je suis capable de constance, de fidelite, de sacrifice. Mais il y a en moi quelque chose de susceptible, de sensible, d'irritable. Des que je me trouve face a face non plus avec des imaginations mais avec des etres vivants, mes semblables, je suis si vite a bout de courage! Je me sens l'ame contractee, la chair a vif. Je n'aspire qu'a retrouver ma solitude pour aimer encore les hommes comme je les aime quand ils ne sont pas la, quand ils ne sont pas sous mes yeux.

Vous le voyez, je fais mon possible pour vous expliquer des choses inexplicables, pour bien vous montrer, surtout, que si j'ai l'air d'un misanthrope, c'est, precisement, parce que j'aime trop l'humanite.

Peut-etre me direz-vous qu'avec une nature comme la mienne il faut plutot chercher son bonheur dans les choses. J'entends bien; mais il est necessaire de faire des avances aux choses pour qu'elles vous procurent de la joie, et je suis, le plus souvent, une ame trop ingrate, trop aride pour faire des avances.

Je m'en allais donc par les rues en ruminant ma vie et en constatant, presque a toute minute, que le monde m'echappait, que j'etais abandonne, un vrai pauvre, un miserable.

Un jour, dans la rue d'Ulm, une rue bien paisible, j'aperçus un apprenti qui tirait une voiture a bras. La voiture etait lourdement chargee. L'apprenti avait l'air d'une grenouille remorquant un paquebot. Penche en avant, il pesait de tout son maigre corps sur la bricole qui lui sciait les epaules. D'une main, il serrait un des brancards et, de l'autre... Ah! devinez! De l'autre, il tenait un livre et, tout en tirant sa voiture, il lisait, avec des yeux qui lui sortaient de la tete.

Je ne sais ce que lisait ce garçon; mais, toute la soiree, je ressentis une sombre impression d'envie et de honte. L'existence du petit bonhomme lisant dans les brancards, cette existence me semblait pleine, riche,

desirable, au prix de la mienne si creuse et si mediocre.

Le plus souvent mes longues promenades sur le trottoir me valaient toutes sortes d'histoires desagrees. Une fois de plus j'appelle "histoires" ce qui n'en est pas, c'est-a-dire des choses qui se passent uniquement a l'interieur de la bete.

Je marchais d'un pas bien regulier. J'etais tout entier avec de vieilles pensees, des souvenirs, d'informes reves. Je ne regardais ni les gens qui allaient dans ma direction, ni ceux qui allaient dans la direction opposee et, brusquement, une femme qui marchait devant moi, une femme que je n'avais meme pas vue, se retournait d'un air offense et changeait brusquement de trottoir.

Voila qui est vexant, je vous assure, voila qui me remplissait d'amertume. Passer droit son malheureux chemin et etre pris pour un suiveur, pour un de ces imbeciles qui vont a la piste. Ah! non! Et cela simplement parce que, sans y faire attention, je marchais peut-etre depuis trois ou quatre minutes a la meme allure que cette peronnelle. Et voila, voila la vie des grandes villes! Il faut avoir son rythme a soi et faire constamment en sorte qu'il ne coincide pas avec celui d'aucun autre. Marcher du meme pas que quelqu'un, c'est deja attenter un peu a sa liberte, et, parfois, alarmer sa pudeur. Il faut vivre avec des millions d'etres qui sont nos semblables en affectant non seulement de ne pas les voir, mais encore en s'appliquant a les fuir poliment, socialement.

Je vous avouerai que tout cela me degoute et c'est pourquoi je recherche, en general, les rues ou il n'y a personne.

Ces rues-la sont rares a Paris. J'etais, malgre que j'en eusse, obligee de passer le plus souvent dans des endroits tres agites. C'est ainsi que je me trouvais, un soir, en pleine foire du Lion de Belfort, sur le boulevard Arago. Je me souviens de ce soir-la, parce que je vis une chose bien curieuse, une chose que je trouve bien triste et que vous trouverez peut-etre tout a fait reconfortante, tant il est vrai que rien n'est absolument triste, en soi.

Je vous disais donc que je suivais le boulevard. Arago; borde, dans cette partie-la, de baraques chetives, sordides, qui etaient le rebut de la foire. Vous savez, de ces baraques ou l'on vend de la "pate qui se tire", verte et rose, de ces baraques ou l'on casse des pipes a coups de carabine, ou l'on montre une femme-poisson, enfin des choses a pleurer d'ennui.

Je vis tout a coup une espece de tente rapiecee sur laquelle etait etalee une affiche de calicot. C'etait la-dedans que le professeur Stenax devoilait l'avenir d'apres les methodes magnetiques. Il y avait, devant la baraque, un petit groupe d'ouvrieres, de soldats, de flaneurs. Il y avait aussi une espece de vieux mangrelou, avec une barbe de quinze jours, toute blanche, des loques sur le corps et je ne sais quel air de desespero famelique imprime dans sa figure fripee. Un homme fini, use avec des yeux de chien ou d'enfant et une odeur de misere incurable.

Eh bien, monsieur, il est entre dans la baraque. Il est entre derriere les petites bonnes, les employes et les garcons de boutique. Il tenait avec force la main fermee sur un gros sou, son gros sou de la journee, surement. Il l'a donne d'un air inquiet et hesitant. Il l'a donne pour entrer dans la baraque ou l'on allait lui parler de son avenir.

Voilà! Voilà les choses que je voyais dans mes promenades.

X

Je m'attarde à vous raconter des balivernes et je perds le fil de mon affaire.

La période dont je viens de vous parler dura jusque vers le mois d'octobre. Je ne comptais pas les jours; je sentais le temps se dérober sous moi et je n'en demandais pas davantage. Vivre vraiment? Je remettais la vie à plus tard, à cette date indéterminée ou arriveront les événements qui doivent arriver pour moi. Comprenez-vous?

Je m'aperçus quand même du changement de la saison; la fraîcheur vint et maman me dit un jour:

--Louis, il va falloir mettre tes vêtements d'hiver.

J'avais, pour l'été, un vieux complet noisette que j'aimais beaucoup. Les soins de ma mère lui conservaient une sorte de décence; mais il était si lisse, si poli, qu'il paraissait humilié et malheureux. Cela me plaisait: c'était bien le vêtement qui s'ajustait à mon âme. Je retrouvais, chaque jour, tous les plis de cet habit, toutes ses déformations et ses reprises comme autant d'habitudes bien à moi, comme des manifestations de ma pauvreté intérieure. Grâce à ce pantalon cagneux et couronné, grâce à cette veste terne et bossue, je me sentais assuré de passer inaperçu, ce qui est un si grand bien dans l'existence. Mère me fit donc endosser mon vêtement d'hiver, cette jaquette assez chaude, presque noire, que vous me voyez aujourd'hui, qui était à peu près neuve alors et que j'avais en horreur. Je n'ai d'ailleurs pas cessé de l'exécuter. Regardez ces pans ridicules qui me font ressembler à un scarabée. Est-il possible que, pour gagner sa vie, un homme soit obligé non seulement d'abandonner son temps, mais encore de sacrifier tous ses goûts, de livrer jusqu'à l'aspect extérieur de sa personne?

Je mis donc cette jaquette pour mes courses et mes promenades. En général, je ne portais sur moi que des sommes dérisoires; dix sous, quinze sous. Depuis la perte de ma place, je n'osais pas demander d'argent à ma mère. La pauvre femme ne me parlait jamais de ces choses. Parfois j'allais, pour elle, faire quelque achat et je ne lui rendais pas la monnaie. C'était une façon assez discrète, assez détachée de me procurer les quelques sous nécessaires à mes menus besoins. Je ne dépensais rien, croyez-le bien; mais, de temps en temps, malgré tout, l'omnibus, le métro, un timbre.

Or, cette espèce de misère qui, sous mon vieux vêtement, m'était assez indifférente, me devint odieuse quand il me fallut trimbaler une jaquette de cheviotte, une jaquette d'employé aisé ou de bourgeois. Cet habit, en désaccord avec l'état de mon gousset, me devint comme un mensonge intolérable. C'est certainement à cette jaquette que je dus toutes sortes d'idées absurdes. À cause d'elle aussi je me mis à chercher une place avec une activité plus réelle.

Cette activité devint bientôt fiévreuse sans cesser d'être inefficace.

Les places! c'est comme les idées, on les trouve quand on ne les cherche pas. Les gens qui possèdent une situation avantageuse et sûre disent volontiers: "Un garçon vraiment courageux, vraiment résolu finit toujours..." Ah! monsieur, ce que la chance et le succès peuvent rendre les hommes bêtes et injustes!

A compter du moment où je pensai avec une réelle angoisse: "Allons! Allons! il faut que je trouve une place!" j'eus l'impression obscure mais tenace que je ne trouverais absolument plus rien. Et, en fait, je ne trouvai plus rien; j'entends plus rien qu'il me fut possible d'accepter avec dignité.

Un mur, un mur! Avoir le sentiment que l'on est devant un mur très haut, très lisse, très épais, et que ce mur-là, c'est l'avenir, et qu'on ne peut ni l'escalader, ni le renverser, ni le percer. Ceux qui n'ont éprouvé que du bonheur dans leur vie ne peuvent pas comprendre un tel sentiment.

Il vous est sans doute arrivé d'attendre quelqu'un, le soir, au coin d'une rue, sous un bec de gaz. Il vous est arrivé d'attendre pendant une heure, puis pendant deux heures, de savoir que la personne attendue ne viendrait sûrement plus et de continuer à espérer quand même. Il vous est arrivé de connaître de telles angoisses et, aussi, celle que l'on éprouve à s'en aller en se retournant tous les dix mètres, bien qu'il soit évident que personne ne viendra, à se retourner et à revenir sur ses pas, malgré la certitude que tout cela est parfaitement inutile.

Ma vie fut en tout point comparable à cette vaine attente sous le bec de gaz, dans la pluie, au coin d'une rue. Je savais que tout espoir était inutile et je faisais plusieurs fois par jour les gestes et les démarches d'un homme qui a de l'espoir.

Ce qu'il y avait de remarquable pour moi, pendant toutes mes courses, pendant tous ces moments de solitude ambulante, c'était l'activité excessive avec laquelle je pensais.

Il est difficile de dire exactement ce qu'on veut: en parlant de l'activité avec laquelle je pensais, je m'aperçois que je ne traduis pas du tout la vérité. Dire que je pensais avec activité, cela pourrait donner à croire que je m'appliquais à penser, que je m'y appliquais volontairement, victorieusement. Eh bien, non! En réalité, ce qu'il y avait de frappant c'était bien plutôt la passivité avec laquelle je pensais. J'étais visité, traversé, brutalisé, violé par maintes pensées que je subissais sans les provoquer en quoi que ce fut. Puis-je dire que je pensais? Puis-je m'attribuer ce mérite? N'étais-je pas plutôt le témoin impuissant, la victime? N'étais-je pas plutôt le champ de bataille ravagé? Non, vraiment, je ne pensais pas, je ne faisais rien pour penser. On pensait en moi, à travers moi, envers et contre moi. On pensait sans se gêner, à mes frais, comme on bivouaque en pays conquis.

Il y a sans doute des gens très savants et très favorisés qui se proposent de penser sur un sujet et qui tiennent leur propos; il y a des gens capables de diriger leur esprit comme un navire sur une mer semée de brisants, des gens qui pensent réellement, c'est-à-dire qui pensent ce qu'ils veulent. Heureux gens!

Pour moi, le plus souvent, je suis le lit d'un fleuve: je sens rouler un courant tumultueux; je le contient, c'est tout. Et encore, voyez les

mots! Je ne le contiens pas toujours, ce courant: il y a l'inondation.

Prenez les choses comme vous voudrez, le fait certain est que, pendant que j'errais a la recherche de cette introuvable situation, mon esprit devenait le lieu d'une fermentation vehemente.

Ici prend place un evenement que je vais essayer de vous relater, qu'il me faut bien vous relater, mais dont je ne peux parler ni aisement, ni calmement.

Je regagnais la maison. C'etait un soir de la mi-octobre. Il etait peut-etre sept ou huit heures. Il tombait une de ces pluies dont on ne devrait pas dire qu'elles tombent, car elles semblent sourdre de l'air malade, du sol, des choses, des hommes.

J'avais passe l'apres-midi a refuser deux ou trois propositions humiliantes: des besognes d'esclaves, d'automates ou de betes de somme. Je venais du fond de Grenelle et je suivais la rue de Vaugirard. Je recapitulais ma journee: elle ne me montrait qu'un visage morne et reveche. Je n'avais pas, en poche, de quoi prendre l'omnibus et je marchais, sans trop me presser, dans les flaques, dans la boue, enivre de mon decouragement et de mon amertume.

En passant au niveau de la rue Littre,--vous le voyez, je me rappelle tres exactement l'endroit--une pensee me traversa l'esprit. Voici: j'allais, en arrivant a la maison, apprendre que ma mere venait de mourir subitement.

Je vous ferai remarquer qu'il n'y avait, qu'il n'y a encore aucune espece de raison pour que je redoute une telle chose: ma mere n'a que soixante ans; je ne lui connais nulle infirmité, elle jouit d'une sante excellente et reguliere. Je ne pense donc jamais a sa mort que comme une eventualite lointaine et presque improbable, dont l'imagination suffit a me remplir les yeux de larmes.

Or donc, ce soir-la, en passant au coin de la rue Littre, je me vis soudain rentrant a la maison et trouvant ma mere morte. Je fis effort pour chasser cette pensee absurde qui, je vous assure, n'avait pas la nature inquietante d'un pressentiment. Non! rien qu'une combinaison des idees. Je fis effort, vous dis-je, mais je m'aperçus bientot que cette pensee n'etait pas venue seule: cependant que je tentais de l'eloigner de moi, toutes sortes d'autres pensees qui etaient comme les consequences de la premiere m'assaillirent avec l'ordre, avec la logique d'une attaque bien concertee.

Ma mere etait morte. Alors, quoi? Que se pensait-il?--L'enterrement.--Je voyais l'enterrement, le corbillard dans les petites rues, le cimetiere, tout.--Et puis?--La maison vide.--Et puis?--Moi et toute ma vie a refaire.

Aussitot, je voyais ma vie se refaire, non pas d'une certaine facon, mais de cent facons variees. La premiere chose qui me venait a l'esprit etait celle-ci: il y a la petite rente. Je vous en ai deja parle, de cette petite rente: deux cent quarante francs par trimestre; un titre dont j'ai la nue propriete, un titre incessible et inalienable, sur lequel on ne peut meme pas emprunter, une idee baroque d'un oncle mort paralytique.

Bref, il y avait la petite rente: quatre-vingts francs par mois. Bien!

J'arrangeais ma vie; je prenais une chambre et j'étais libre, libre et miserable: du pain, des pommes de terre. Je m'incrustais dans une solitude farouche. Je ne devais plus rien au reste du monde. J'existais pour moi, amerement. Et j'attendais ainsi, dans une indépendance enivrante, ces choses qui doivent m'arriver plus tard. Ah!

Ah! J'étais devant le Sénat, tout à coup, sans savoir comment j'étais arrivé là. Je me trouvais devant le Sénat et j'enlevais mon chapeau, trempé de pluie à l'extérieur et de sueur à l'intérieur. Un grand tremblement s'emparait de moi. Je regardais avec horreur, à la lueur d'un réverbère, mes mains mouillées, frémissantes comme celles d'un ivrogne, ou d'un assassin faible. Je me remettais en marche, le long de la bordure du trottoir.

Ainsi, voilà l'homme que j'étais! Je pensais à la mort de ma mère; j'y pensais calmement et, tout de suite, j'organisais ma vie sans ma mère. Je supprimais mentalement ma mère pour disposer de la petite rente. Voilà l'homme que j'étais.

Je ne parviendrai jamais à vous dire ce qui se passa. Une sorte de querelle éclata dans l'intérieur de mon être. Une voix claire et raisonnable disait: ce sont des idées absurdes, il faut les mépriser et les chasser. Une autre voix, sifflante, exasperante, répétait obstinément: lâche, lâche. Mais, nette, en dépit de ce tumulte, une troisième voix comptait avec placidité: vingt francs par mois pour la chambre, et il reste deux francs par jour pour vivre. Quinze sous pour le repas du midi, dix sous pour le dîner; le reste: des livres, des loques, la liberté.

Je passai la main sur mon visage, en reniflant. J'avais les joues ruisselantes d'eau. Je ne pense pas que c'étaient des larmes: il pleuvait de plus en plus fort. J'étais exténuée, écoeurée, atterrée.

Je m'assis un instant sur le parquet de pierre dans lequel s'implante la grille du Luxembourg. Il me sembla que ce repos de mes muscles temperait le bouillonnement de mes pensées, si je dois appeler "mes pensées" cette vermine dont je ne peux ni me rendre maître ni me débarrasser. J'eus la sensation de me ressaisir un peu, de tenir mon âme presque immobile, comme un cheval retif que l'on mate en tirant très fort sur les rênes. Je pensai, lentement, en remuant les lèvres, je pensai mot à mot: "Si ma mère venait à mourir..." Aussitôt, je sentis ma gorge se serrer de chagrin et une vive détresse, que je connaissais bien pour l'avoir éprouvée déjà, me saisit au ventre. J'en fus, si je peux dire, profondément soulagé. Je pensai encore: "C'est une idée tout à fait importune; il n'y a aucune raison pour que ma mère me quitte". Non! Il n'y avait aucune raison. Je pensai enfin: "Il ne peut pas m'arriver plus grand malheur". Et toute ma tristesse répondit: "Non! Oh! non! pas de plus grand malheur".

Ainsi, je pus croire, pendant quelques secondes, que j'avais repris le pouvoir, repris la direction de mon âme.

Je m'aperçus, à ce moment, que je n'étais pas seul contre la grille du jardin. Un homme, vieux, miserable, coiffé d'un chapeau melon déformé par la pluie, s'approchait doucement, en marchant de côté, ses reins frottant le petit mur qui court à faible hauteur. Il disait à voix basse: "\_ La Presse! La Presse!\_" et personne au monde ne l'écoutait.

Je reconnus l'aveugle que l'on amène la chaque soir. Sa tête était un peu inclinée, un peu renversée; son visage immobile et clos recevait la pluie. On eut dit qu'il avançait en rampant. A deux pas de moi, il s'arrêta, comme s'il m'eût senti, comme s'il eût perçu le bruit de ma vie. Je le regardai et murmurai: "Celui-là, celui-là! A quoi pense-t-il, celui-là"? Je fus sur le point de l'aborder, de lui dire quelque chose. Quoi? Quoi? Il n'y avait sûrement rien de commun entre son abîme et le mien.

Je me remis en marche. De loin, en me retournant, je vis que l'aveugle avait recommencé à ramper contre la grille, comme si mon départ lui eût laissé la voie libre.

Jusqu'à la place du Panthéon, je fus à peu près tranquille, c'est-à-dire vide, c'est-à-dire déserte de toute pensée. En pénétrant dans la rue d'Ulm, je me surpris à compter: "Quinze sous pour le repas du midi, dix sous pour le repas du soir. Je laverais mon linge moi-même. Plus besoin de chercher une place. La solitude!"

Je haussai les épaules avec douleur et résolus de prendre un petit détour pour ne pas rentrer tout de suite à la maison. Cela vous prouve que je n'avais, en réalité, aucune inquiétude: je savais bien, je sentais bien que ma mère n'était pas en danger. C'est en moi, en moi seulement qu'elle se trouvait en danger.

Je revins sur mes pas et filai vers la rue Clovis. Je pensai avec méthode et ténacité: "En vendant presque tous les meubles, cela me permettra peut-être un petit voyage".

Ainsi donc, rien à faire! Je ne pensais plus même au conditionnel, mais au futur. Rien à faire! Je n'étais pas le maître de mes pensées. Inutile de résister. Inutile surtout de me dissimuler cette espèce de crime qui était le mien. Je n'étais pas le maître de ne pas penser criminellement.

Je suivis en hâte les petites ruelles qui devaient me ramener rue du Pot-de-Fer. Je pénétrai dans ma maison, bien persuadé que j'aimais toujours tendrement ma mère, mais que j'étais absolument incapable de la défendre contre mes imaginations, de ne pas la laisser tuer en moi, de ne pas la tuer en moi.

## XI

Depouillée de la toile cirée qui la couvre habituellement, agrandie de ses deux rallonges, la table de salle à manger occupait presque tout l'espace libre au milieu de la pièce. Notre vieille lampe, la lampe à colonne de marbre, éclairait sur la table des morceaux d'étoffe coupés et empilés, des patrons de tarlatane, des boîtes d'épingles, des bobines. Penchées vers la lampe, leurs cheveux se mêlant presque, deux femmes cousaient. C'étaient ma mère et Marguerite, notre voisine, cette gilette dont je vous ai déjà parlé.

Je m'arrêtai dans l'encadrement de la porte et, regardant cette scène paisible, je ressentis un grand serrement de cœur.

Ma mère leva des yeux éblouis par la lampe, chercha mon visage dans

l'ombre, fit un sourire bien doux, bien conciliant, et dit:

--C'est toi, Louis! Ton diner est tout pret dans la cuisine, mon enfant. J'ai laisse la soupe a petit feu.

Elle frappa deux ou trois fois sur la table avec son de, comme font souvent les couturieres, et elle ajouta, d'une voix ou il y avait de la confusion:

--Nous avons envahi la salle a manger, tu vois. Marguerite a trop de travail, alors je l'aide un peu.

Je passai dans la cuisine sans rien dire. Que dire, d'ailleurs? N'avais-je pas compris? N'etait-ce pas assez clair?

Je saisis la petite terrine ou mijotait la soupe; je m'assis a ma place familiere, entre l'evier et le buffet de bois blanc, et je me mis a manger.

Voila donc tout ce que je pouvais faire, moi: manger. Et puis, aussi, donner asile a mille pensees odieuses, et puis encore calculer l'emploi de la petite rente. Et c'etait bien pourquoi ma mere devait veiller, coudre, coudre des gilets.

Il m'avait suffi d'un coup d'oeil pour tout comprendre: Marguerite, les coupons, les patrons, les bobines, et les lunettes de ma mere guettant, dans le drap noir, la fuite du fil invisible. Au bout de la soiree, un franc cinquante, peut-etre un franc soixante-quinze.

Je ne pus m'empecher de redire: " Quinze sous pour le repas du midi; dix sous pour le repas du soir.... " J'aurais voulu me graver ces mots-la dans la peau, me les tatouer sur le coeur a coups d'epingle.

Je mangeai toute la soupe, puis des lentilles qu'il y avait la, puis une petite saucisse, puis un morceau de fromage. "Dix sous pour le repas du soir!" Je devorai tout ce que je trouvai. Je n'en etais plus a mesurer ma honte.

Tout en mangeant, j'ecoutais les deux travailleuses qui devisaient a mi-voix. Parfois, je percevais un mouvement, un froissement de jupe et, pendant quelques minutes, le bruit de la machine a coudre rongea le silence. Puis, de nouveau, c'etait le calme et, d'instant en instant, cette petite aspiration que font les femmes pour rappeler leur salive qui file vers les levres disjointes.

Mon diner fini, je traversai la salle a manger sans prononcer une parole, sans m'arreter et je penetrai dans ma chambre. Je retirai mes chaussures imbibees d'eau. Je me jetai sur le canape.

Ma chambre etait obscure; par la porte demeuree entr'ouverte entrait un peu d'une clarte melancolique. Cela composait un de ces tableaux qui vivent si profondement dans le souvenir: un coin de parquet luisant, deux ou trois objets a moitie ensevelis dans la tenebre, l'arete d'un cadre, le fantome rigide et gris d'un rideau.

J'etais parfaitement calme. J'etais parfaitement lucide et froid. L'impression dominante pour moi, etait de lassitude et de resignation.

Rien a faire! Impossible de nier qu'il y avait en moi un homme capable

de speculer sur la mort de ma mere, un homme capable de calculer son petit bonheur en escomptant la mort de ma mere. Pendant ce temps, ma mere travaillait pour nourrir cet homme, pour lui assurer de la soupe, des lentilles, de la saucisse. Il y eut une tentative de conciliation: "Du calme! du calme! On ne peut pas s'empecher de penser, mais qu'est-ce qu'une pensee? Quoi de plus inexistant qu'une pensee!" J'allais me laisser bercer par cette chanson, quand un souvenir surgit, furtif comme un rat qui traverse une chambre habitee.

Un souvenir: l'oreille d'un gros bonhomme, une oreille sur laquelle on a idee de poser le doigt, une oreille sur laquelle on finit par poser le doigt.

Rien a faire! J'allumai une cigarette et je m'allongeai tout a fait, les bras ballants, les jambes abandonnees, la poitrine offerte. Une bete pour la curee. Un champ de ble pour les sauterelles. Une charogne pour les corbeaux. Une place publique. Un ventre de catin. Venez! Venez! Ne vous genez pas! Faites ce que bon vous semblera! Que suis-je, la-dedans? Ou suis-je, la-dedans?

Il etait beaucoup plus de minuit quand je me relevai. Je passai dans la salle a manger. La lampe, bien que voilee, me fit cligner des paupieres. Je m'assis aupres de la table.

Marguerite rangeait les gilets dans une grande toilette de percaline noire. Marguerite a une belle figure un peu grasse et des yeux tendres, comme effrayes, des yeux rougis par le travail nocturne.

Ma mere ramassait les epingles et les bobines. J'avais pris son de; je jouais distraitement avec: il etait chaud; il exhalait une mince odeur de sueur et de renferme.

Maman dit, en tirant sur ses doigts pour les delasser:

--Je suis contente: nous avons bien travaille!

Un arome de cafe se melait, dans le grand calme de la nuit, au parfum acre et laineux des tissus. La petite piece etait emplie d'une paix dense, comme gelatineuse, ou les bruits se propageaient mal. La lampe avait l'air epuisee; sa flamme dormait tout debout.

Marguerite embrassa maman, me donna le bonsoir et sortit.

Ma mere poussa le verrou et revint jusqu'a moi.

--Il faut te coucher, maintenant, mon Louis.

Je tenais une de ses mains dans les miennes. La peau de l'index etait dure et criblee de piqures d'aiguilles. Ma mere passa son autre main, a plusieurs reprises, sur mon front. Cette main me parut fraiche. Je ne disais rien. J'entendais, comme au fond d'une cave, battre deux coeurs.

XII

Le lendemain matin, j'etais encore couche, en proie a la torpeur, quand

j'entendis chuchoter dans la piece voisine.

--C'est cela, disait ma mere, c'est cela, Marguerite. Rapportez-m'en chaque jour a peu pres autant qu'hier. Nous nous installerons dans la salle a manger comme hier; c'est plus commode.

Deja j'etais debout, l'esprit net de sommeil. Deja j'etais tout a mes soucis, comme une prune gatee, fourmillante de guepes.

Toilette rapide. Dejeuner. Je me sentais resolu, sans savoir exactement a quoi. Mes desseins ne ressemblaient plus absolument a des mollusques; il leur poussait, dans l'interieur, quelque chose de dur, d'osseux, une espece de colonne vertebrale.

--Prends ton pardessus, Louis!

Soit! Soit! Le pardessus et, toute de suite, la porte, l'escalier, la rue.

Il faisait une matinee brumeuse, larmoyante. Gorgees de brouillard, de grosses gouttes claires roulaient sur la face des choses. Les hommes marchaient, vite et droit, comme des gens qui savent tres bien ou ils vont.

Vers huit heures moins le quart, je me trouvai sur la place Maubert. Le kiosque a journaux etait ouvert, mais l'affiche n'etait pas encore posee. Je me mis a rouler une mince cigarette, par contenance, puis j'attendis avec les autres.

Nous etions la cinq ou six qui allions de long en large, les mains dans les poches. Nous nous regardions a la derobee. Il y avait entre nous, me sembla-t-il, un air de parente: quelque chose de pauvre, d'inquiet, d'humilie; une certaine defiance reciproque, aussi.

A huit heures, la bonne femme du kiosque exposa le placard ou etaient formulees les offres d'emplois. On m'avait depuis longtemps signale cette petite agence en plein air; je n'avais, jusque-la, ose y recourir. Je m'approchai, derriere les autres, en affectant un peu de detachement.

Sur la feuille moite, le texte, polycopie a la pate, se lisait mal. Certains des hommes epelaient a voix haute, avec difficulte, en mastiquant, pour ainsi dire, les mots que leur esprit absorbait avec lenteur.

Le numero 12 retint mon attention: "\_Avocat demande personne instruite, jeune, bonne education, celibataire, pour travaux de bureau. Envoyer photographie.\_"

J'entrevis un cabinet de travail un peu sombre, avec un large tapis de moquette, un feu de boulets, un feu rouge cerise, au creux de la cheminee, et de longs apres-midi solitaires, un hoquet de pendule dans le silence cotonneux.

Voila exactement ce qu'il me fallait.

--C'est vingt-cinq centimes, me dit la femme du kiosque en me tendant l'enveloppe qui contenait l'adresse du numero 12.

J'ecrivis, dans un bureau de poste, une lettre soignee, digne et

toutefois persuasive, une lettre peremptoire, convaincante. Les mots \_personne instruite\_ me troublaient assez; mais, enfin, j'ai mon brevet. Je pris, dans mon portefeuille, l'unique photographie que je possedais, une epreuve deja ancienne, sur laquelle je suis represente avec des cheveux boucles, une moustache a peine dessinee et cet air particulierement melancolique et timide qui fut le mien entre vingt et vingt-cinq ans. Une photo? Pourquoi cette demande de photo? Y a-t-il donc des gens si maniaques?

La lettre partie, je me sentis reconforte, content. J'entrevis un succes, une de ces rencontres heureuses qui changent la destinee d'un homme. A compter de cet instant, j'eus un avenir. L'avenir? N'est-ce pas une pensee que l'on pense soudain et qui suffit a changer le gout du monde?

Je vous l'ai dit, le temps etait fort humide; je passai donc le reste de ma journee a la bibliotheque Sainte-Genevieve, dans mon coin favori: au bout d'une des tables, au fond, a gauche.

La, je suis bien. Il tombe des hautes fenetres une clarte sereine et spirituelle qui chante sur les pages imprimees ainsi qu'un archet sur une corde. La, tout est juste et tempere, comme dans le cerveau d'un sage. L'encens de la pierre et des livres penetre l'ame et la purifie.

Je passai donc a la bibliotheque toute cette journee. J'y retournai le lendemain. J'attendais. A quoi bon multiplier les tentatives, n'est-ce pas? alors qu'une seule bonne demarche, adroitement conduite...

Comme je revenais a la maison, le soir du second jour, la concierge me remit une lettre. Une reponse, deja! Je me hatai de monter jusqu'au second etage, ou le papillon de gaz palpite dans le courant d'air.

Je m'etais assis sur une marche au rebord lime, mange par plusieurs generations de locataires et j'allais dechirer l'enveloppe. Soudain, ma precipitation me degouta. Je m'imposai, je reussis a m'imposer de ne lire cette lettre que dans ma chambre, plus tard, quand je serais bien calme. Mes mains tremblaient. On n'ouvre pas la porte de son nouveau destin avec des mains qui tremblent.

Je montai donc assez posement les deux derniers etages. Ma mere et Marguerite travaillaient dans la salle a manger. Je pris le temps de leur dire bonsoir, de quitter mon pardessus, d'allumer une lampe et de passer dans ma chambre. Je fermai la porte et posai la lettre sur la table. Le moment etait venu d'ouvrir cette lettre, de savoir. Non! Pas encore! Je me dechaussai, car jamais je ne reste chausse quand je suis chez moi, dans mon trou, dans mon terrier. Je pris mes vieilles savates, puis je fis une cigarette. De temps en temps, je jetais un coup d'oeil oblique a cette lettre qui gisait la, comme une chose de peu d'importance, et qui contenait tout simplement l'avenir, mon avenir. J'attendais encore. A constater que je pouvais attendre, il me venait un peu d'orgueil; je commencais a etre fier de moi; je commencais a prendre, de mon caractere, une idee avantageuse.

Cette idee n'eut pas le temps de s'affermir. Brusquement, je me jetai sur la lettre et je m'aperçus, en l'ouvrant, que mes mains tremblaient, ce que j'avais tant voulu eviter. Elles tremblaient si bien que je faillis dechirer l'enveloppe et son contenu.

Le contenu? Je reconnus d'abord ma photographie, puis mon ecriture, ma

lettre. En travers de la page ces mots, au crayon bleu: "C'est un secretaire femme que l'on demande. Retourner lettre et photographie a ce jeune homme."

Je suis fait aux deconvenues, mais celle-la me remplit brusquement d'une si etrange honte que je me sentis rougir, jusqu'aux larmes. D'un coup, je revis le texte si particulier de cette offre d'emploi: "Personne jeune... bonne education... celibataire... envoyer photographie." Comment avais-je pu ne pas comprendre? Comment avais-je pu me tromper a ce point? Et j'avais envoye ma photographie! Moi! Pour qui avais-je bien pu passer?

Je relus ma lettre. Les termes, qui m'en avaient paru si nets, l'avant-veille, me semblerent, cette fois, preter a toutes les equivoques. De nouvelles bouffees de rougeur me monterent au visage. Dieu! Que j'avais ete bete, bete, bete! Et ridicule, oh! ridicule!

Devant mes yeux, le mur, aussi droit, aussi lisse, aussi froid que jamais. Rien a faire! Et, surtout, un courage si chancelant, un courage si fragile. Et si peu de raisons d'estime. Et ce torrent de choses laides, au travers de l'ame. Ce combat! Cette defaite!

Ma mere appela soudain:

--Louis, viens diner, mon enfant.

Fallait-il me plaindre? Osais-je me plaindre? N'avais-je pas une mere? N'avais-je pas de quoi diner? N'avais-je pas cette petite chambre, cette retraite profonde et secrete comme une coquille? Ah! Les escargots ne connaissent pas leur bonheur.

La salle a manger demeurant encombree par les travaux de couture, nous dinames dans la cuisine. Depuis la veille, Marguerite, pour gagner du temps, dinait avec nous; c'etait un arrangement entre elle et ma mere.

Je ne vous ai pas beaucoup parle de Marguerite. Eh bien, si ca ne vous fait rien, ne parlons pas de Marguerite.

Elle etait assise a l'un des bouts de la table. J'occupais l'autre bout; j'avais l'evier a gauche et le buffet de bois blanc a droite: ma vraie place dans la vie. Maman etait entre nous deux et, de temps en temps, elle se retournait pour surveiller quelque chose qui cuisait sur le gaz.

Les femmes poursuivaient leur conversation de la journee, une conversation sans fin, comme leur travail. Ce dialogue avait l'air d'un monologue tant Marguerite et maman se ressemblent. Oh! non pas physiquement, mais par le coeur, par certaines facons de souffrir la vie.

Je ne parlais guere, je n'ecoutais guere. Un mot pourtant, le mot malheur, ce mot qui revient sans cesse dans les propos des femmes, m'accrocha l'esprit au passage. J'ouvris la bouche et je dis quelque chose de tres ordinaire, je dis a peu pres:

--Le malheur, le malheur! Il ne faut pas que ca dure trop longtemps, parce qu'alors ca n'a plus de raison de ne pas durer toujours.

Ma mere allait porter a sa bouche une cuilleree de potage qu'elle reposa dans son assiette. Elle hochait la tete sans me regarder et dit a mi-voix, comme pour elle-meme:

--Voilà! Ce qu'il dit là, c'est son pere, tout a fait son pere.

Ah! Non! Non! Avouez qu'il y a de quoi desesperer! Si mon pere s'en mele, maintenant! Si mon pere, que je n'ai pas connu, si d'autres gens, dont je ne sais absolument rien, se melent de moi, avouez qu'il y a de quoi devenir fou. Je ne parviens pas a me trouver; s'il faut que je me cherche au milieu d'une foule, au milieu d'un tumulte, je renonce, je renonce!

Inutile de vous dire que je pensai toutes ces choses, mais que je ne proferai pas un mot.

Neanmoins, une partie de mes reflexions devaient se laisser voir sur ma figure, car, en relevant les yeux, je rencontraï les yeux de Marguerite, des yeux si charges de reproche et, me sembla-t-il, de compassion, que je m'arretai net, c'est-a-dire que je m'arretai de penser comme je pensais, que je m'arretai de rouler sur ma pente.

Si la terre, qui s'en va toute seule a travers le vide, rencontre soudain les pensees d'un autre monde, elle s'etonnerait sans doute comme je m'etonnai ce soir-la.

### XIII

Des le lendemain matin, un peu avant huit heures, je me remis a louvoyer en vue du kiosque de la place Maubert. A vrai dire, je n'avais aucune confiance, je voulais surtout faire quelque chose, jeter un os a ma conscience irritee. Faire quelque chose, oui! n'importe quoi, plutot que cette perpetuelle contemplation du dedans.

L'affiche parut. Je la parcourus d'un regard morne. Un a un, les gens qui la déchiffraient comme moi s'en furent et je restai bientôt seul. Non, pas seul. Quelqu'un, derriere moi, se mit a parler. Une voix zezayante, malade, vermoulue disait:

--Connu, tout ca! Rien de vraiment remarquable dans tout ca! Des trucs uses qui roulent tous les bureaux de Paris depuis trois semaines. Moi, je vais rue des Halles.

Je suis peu enclin a lier conversation avec les gens que je rencontre dans la rue. J'affectai donc de n'entendre point cette voix qui murmurait a mon oreille. Je m'absorbai dans la lecture de l'affiche et j'evitai de me retourner.

Alors la voix reprit:

--Vous ne venez pas rue des Halles?

Il y avait, dans ces paroles, un accent si engageant, si timide, si triste que je fis volte-face.

Vous connaissez peut-etre cet homme-la; on le rencontre souvent dans notre quartier et je me rappelai l'avoir vu errer dans les petites rues qui avoisinent le Pantheon.

Il est de taille mediocre. Le buste long, les jambes courtes. La maigreur des animaux mal nourris. Une large taie bleuatre sur l'oeil droit; les cils colles, les paupieres blettes. Des cheveux sans teinte precise: des cheveux incompatibles avec toute espece de reussite sociale. Une moustache tombante, rousse, roide. Une barbe de quatre jours et qui n'est jamais autrement que de quatre jours. D'innombrables taches de son sur une peau couleur mie de pain. Un faux-col de celluloid, d'une blancheur douloureuse. Des mains velues, aux ongles ronges. Un vetement long qui devrait etre une redingote et qui n'est, cependant, qu'une jaquette. Des souliers murs que la pression interieure d'oignons symetriques a fait eclater. Un chapeau melon casse, mais propre. Une serviette de molesquine sous le bras.

Il parut hesiter et dit encore une fois, non sans decouragement:

--Venez donc rue des Halles, avec moi.

--Qu'y a-t-il, rue des Halles? demandai-je enfin.

--Quoi? Vous n'y avez jamais ete? Vous ne connaissez pas l'agence Barouin, pour la copie des bandes?

Je secouai la tete avec etonnement; je ne connaissais pas l'agence Barouin.

--Venez rue des Halles, me dit d'un ton conciliant mon etrange compagnon. Venez! Cela ne vous engage a rien. Si ca ne vous plait pas, vous serez toujours libre de vous en aller, ou de ne pas revenir une autre fois. Je suis bien surpris que vous ne connaissiez pas l'agence Barouin. La, vous etes toujours sur de faire vos vingt-cinq sous, vos trente sous peut-etre, si vous ecrivez vite.

Il me regarda de son oeil unique, avec une insistance craintive et ajouta:

--Vous, vous etes employe de bureau.

Certes, je suis employe de bureau; mais je n'aurais jamais pense que cela fut visible et j'en ressentis une sorte d'humiliation.

L'homme dit encore:

--Vous devez avoir une belle ecriture et travailler rondement. Vous en ferez peut-etre pour trente sous; mais depechons-nous; sans cela, il n'y aura plus de place. L'agence Barouin est une sale boite; pourtant, quand nous en avons besoin, c'est un truc qui peut nous rendre service.

"Nous"! Je recus ce mot dans le flanc avec une legere angoisse. Oh! je vous l'ai dit, je ne suis pas orgueilleux. Je ne trouvai pas drôle que cet homme dit "nous". Je sentis pourtant que ce "nous" m'enrolait dans une confrerie miserable. Je voulus eprouver la saveur de ce "nous" dans ma propre bouche et je repondis avec une calme amertume:

--Sans doute, c'est encore heureux pour nous qu'il y ait des boites comme cela.

Et je me laissai conduire. L'homme se remit a parler, avec cette volubilité des solitaires qui pensent avoir enfin rencontre une oreille

bienveillante:

--Moi, je suis secretaire, c'est-a-dire que j'etais secretaire. En ce moment, il n'y a plus de place. Moi, je m'appelle Lhuilier. Je vous dis ca tout de suite, bien qu'en general je ne le dise pas: c'est un nom qui m'a cause des desagrement. Je cherche une place ou je pourrais travailler un peu pour moi. C'est tres dur: Paris n'est pas si grand qu'on le croit.

Il marchait a mes cotes; j'entendais, entre les bouts de phrase, sa respiration courte et rauque, comme celle d'un homme tourmente par une bronchite incurable. Il toussait d'ailleurs et crachait presque sans arret.

--Voulez-vous faire une cigarette? dit-il en me tendant un cornet de tabac.

Comme nous allumions nos cigarettes, il eut un grele sourire:

--C'est du tabac de la Maubert: Mon voisin de dortoir est ramasseur; il travaille pour le gros de l'Impasse. C'est du tabac mele, bien entendu, mais point mauvais, en general, et doux, peut-etre parce qu'une partie en a ete lavee par les pluies. Chez le gros de l'Impasse, j'ai vu parfois des tas de tabac! Un metre cube au moins dans un coin de la chambre. On se demande ce qu'il faut de megots pour faire une telle masse. Bah! C'est toujours du tabac, et pas cher, vous savez.

Je fumai ma cigarette avec une espece d'horreur. Ce qui est dur dans la misere, c'est l'apprentissage, et j'etais encore un novice. Je regardais de temps en temps mon compagnon et je pensais: "Voila! voila! dans dix ans, je serai comme celui-la".

L'homme trottinait a mes cotes et ne cessait de parler. Sa voix fripee conservait, grace au zezaiement sans doute, des sonorites pueriles et tendres. Il me regardait souvent et comme il est petit, son regard s'elevait pour m'atteindre: l'oeil unique jetait alors une clarte humide et suppliante qui me serrait le coeur.

Nous atteignimes la rue des Halles, dont toutes les maisons semblent impregnees d'une immonde odeur de choux gates. Mon compagnon s'arreta devant une porte cochere.

--Je vais, dit-il, vous montrer le chemin, puisque vous n'etes jamais venu.

Il y avait une cour, encombrée de voitures a bras, de caisses et d'objets sans nom; puis il y avait un escalier si noir et si puant qu'il semblait perce a meme un bloc de crasse.

Au premier etage, mon compagnon, essouffle deja, empoigna un bouton de porte.

--C'est la. Entrons vite, et pas trop de bruit a cause du macaque.

Nous entrames. Imaginez une grande salle eclairee par trois fenetres aux vitres troubles et larmoyantes. Une salle d'ecole, mais pour de vieux ecoliers, pour de pitoyables fantomes d'ecoliers.

Imaginez que, sur une classe de bambins, cinquante annees de misere, de

maladie, de privations, de boissons se soient abattues, brusquement, comme un orage, et voilà l'agence Barouin au travail.

Un silence limoneux, fait de murmures étouffés, de toux, de respirations asthmatiques et d'un remuement de chaussures sur le plancher mouillé.

Aux murs pissieux, rien que le ruissellement des eaux produites par la condensation de toutes les haleines.

En chaire, car il y a une chaire, quelque chose comme un adjudant, un bonhomme tout en moustaches grises, en nuque et en machoire. Pas de front: les cheveux dans les sourcils; au sein de tout ce poil, des yeux saignants, ardents, comme deux tisons dans un maquis.

--Vite! Vite! me dit mon compagnon, il y a deux places, là-bas, près de la fenêtre.

Nous nous assimes côte à côte, sur un bout de banc. L'huilier ouvrit sa serviette de molesquine et en sortit deux porte-plume.

--Tenez, voici pour vous. Et maintenant, venez vite demander des bandes au macaque.

Le macaque était cette manière de sous-officier qui tronait au bout de la salle. Il me remit un petit registre et un paquet de bandes vierges.

Vous n'avez, me dit L'huilier, qu'à copier toutes les adresses du registre sur les bandes. Allez-y!

J'y allai... Je ne comprenais pas très bien ce qui m'était arrivé, ce que je faisais là. J'étais ahuri, engourdi. J'éprouvais un désir violent de me sauver, de me retrouver seul dans une rue déserte. Je me raidissais contre ce désir. Je pensais en serrant les dents: "Non! Non! tu y es, tu y resteras. Quoi? C'est le commencement de la déchéance. Ce n'est que la première gorgée de la tasse. Avale, avale"! Surtout, je m'appliquais à ne rien laisser paraître de mes sentiments, à n'avoir l'air étonné de rien, choqué de rien. Enfin, le cours de mes réflexions n'empêchait pas mes doigts de marcher: je copiais, je copiais, j'empilais les bandes remplies à ma droite, parallèlement au paquet des bandes vierges.

Parfois, je m'arrêtai pendant une seconde et levais les yeux sans oser lever la tête. L'odeur des hommes remuait et clapotait entre les tables comme la boue d'une mare dans laquelle pietinent des bestiaux. Vous n'avez peut-être pas remarqué qu'entre toutes les puanteurs naturelles, celle de l'homme est souveraine. C'est encore un signe de royauté, n'est-ce pas? L'odeur que l'on respirait là semblait un composé de maintes autres: celle de l'école, celle de la caserne, celle de l'asile, celle de l'hôpital, sans doute aussi celle de la prison, je ne sais pas, moi.

Je pensais: "Voilà maintenant mon odeur, jamais je ne me débarrasserai de cette odeur-là".

De temps en temps, l'adjudant faisait signe à un petit vieux, rase, tonsure comme un prêtre et qui travaillait au premier rang. Aussitôt, le petit vieux se levait avec une promptitude de laquais, et il enfournait une pelletée de coke dans un poêle minuscule coiffé d'une casserole.

J'avais garde mon pardessus pour dissimuler ma jaquette dont la propreté me faisait honte. A ma gauche, Lhuillier travaillait. Il y avait, dans ses gestes, une maladresse volubile et tremblante, comme dans son babil. Ses doigts étaient couronnés d'un bourrelet d'envies enflammées qu'il mordillait par intervalles et arrachait du bout des dents. Je remarquais qu'il devait être fort myope de son oeil unique, car il serrait de près sa besogne: sa moustache balayait la table d'un mouvement vif et régulier. A un certain moment, il se redressa pour cracher entre ses jambes. Il me vit alors et me fit un sourire enfantin, si pur, si affectueux que je m'en sentis le coeur rechauffé. Je me remis au travail en me demandant comment un tel sourire avait pu fleurir en un tel endroit.

Vers midi, il y eut un peu d'agitation dans l'assemblée. Le petit vieillard du premier rang sortit et rapporta bientôt à l'adjudant une tranche de pain et une "portion", dans une gamelle couverte d'une assiette retournée.

La plupart des hommes repoussèrent leurs paquets de bandes au bord de la table et se mirent à manger. Un parfum de fromage et de saucisson vogua de table en table, puis une rumeur de conversation.

Des hommes sortirent. Ceux qui ne devaient pas revenir reportaient les bandes au macaque et se faisaient régler leur compte. On percevait un bruit de gros sous, parfois le tintement délicat d'une piécette d'argent.

De nouvelles figures se montrèrent. Fort peu de places restaient vides. Les hommes qui s'en allaient étaient remplacés par d'autres. Tous connaissaient évidemment les habitudes de la maison. Il y avait une espèce de discipline composite: l'école, la caserne, l'hôpital, la prison.

Lhuillier repoussa le banc et se mit sur ses petites jambes.

--Je vais, dit-il, chercher mon manger. Si vous voulez, je vous rapporterai le votre. Qu'est-ce que vous préférez avec vos deux sous de pain? Trois sous de frites ou trois sous de petits poissons?

Je répondis:

--Des frites, plutôt.

Lhuillier restait planté devant moi. Il sourit encore une fois et dit en se penchant:

--Si ça ne vous fait rien, donnez-moi vos cinq sous.

Il acheva, dans un mince sourire:

--Excusez-moi: aujourd'hui, je ne suis pas en état de faire une avance.

Comme je lui remettais les cinq sous en bégayant quelque excuse, il me souffla dans l'oreille:

--J'ai une bouteille, pour l'eau. Dites-moi, si vous m'en croyez, ne parlez pas trop à ce type qui est au bout du banc: ce n'est pas un homme sérieux. Je le connais, il loge à l'Impasse. Ce n'est pas un type pour vous. Il ne vient ici que les jours de pluie. Les autres jours, il vend

des bricoles, a la sauvette. Bon! Surveillez mes affaires, je reviens.

Je n'avais pas la moindre envie de parler aux gens qui m'entouraient. Je n'osais meme pas les regarder en face. Je continuai de copier jusqu'au retour de Lhuilier. Nous mangeames.

--Les frites, c'est bon, me dit mon compagnon. Mais les petits poissons, ca tient mieux au corps. Moi, j'aime mieux les petits poissons.

L'apres-midi passa comme la matinee, c'est-a-dire avec une lenteur extreme et desesperante. Il y avait un urinoir dans la cour. J'y allai a plusieurs reprises et, chaque fois, entendant les rumeurs de la rue, j'eprouvais une violente envie de me sauver, de laisser tout en plan: les bandes, le macaque, mon chapeau demeure sur la table. Le souvenir de Lhuilier me retint, me ramena chaque fois.

A quatre heures, lorsque l'obscurite tomba des murs, comme une toile d'araignee poudreuse, on alluma trois becs de gaz. Les flammes irritables sautaient dans les tubes de mica, avec des rales doux, des eternuements, des suffocations. La tete penchee de Lhuilier jeta sur la table une ombre ronde et noire dans laquelle sa plume s'evertuait, trebuchait, renaclait.

Il etait peut-etre sept heures moins un quart quand Lhuilier me dit soudain:

--Ca y est! J'ai fini. Je vais vous aider. Et, tout de suite, il s'empara d'une partie de mes bandes et m'aida. Il ecrivait fievreusement, son oeil tour a tour vers sa plume et vers le registre ouvert entre nous deux. De larges taches d'encre violettes sechaient sur ses doigts deformes.

Il rangea mon travail comme il avait range le sien: les paquets de bandes les uns sur les autres, en croix, par categories mysterieuses. L'adjudant me compta vingt-quatre sous. Le gain de Lhuilier s'elevait a un franc cinquante. Il en parut un peu confus et crut devoir s'excuser:

--Quand vous aurez la pratique...

Nous redescendions la rue des Halles. Une petite pluie engluait le bitume, exaltant l'acre odeur de legumes pourris qui est l'haleine meme de ce quartier.

Lhuilier sortit son cornet de tabac:

--Une cigarette?

Je me sentis lache, lache, et je refusai en mentant:

--Je fume si peu.

Mon compagnon se hatait a mes troussees. Il y avait, dans sa demarche, quelque chose de sautillant et de trainant tout ensemble: de la fatigue et de la candeur. Il parlait sans arret, comme le matin. Je n'entendais pas tout: le tumulte de la rue et celui de ma pensee me derobaient la plupart de ses paroles. Un mot, toutefois, le mot avenir, surnageait au milieu de ces propos confus, comme un bouchon dans l'ecume d'une cataracte.

--En ce moment, me dit Lhuilier, je couche en dortoir, a l'hotel de l'Impasse. Je n'aime pas le dortoir: je ne peux pas y travailler pour moi. Mais si je trouve une place, je prendrai une petite chambre. J'ai tant de choses a faire.

Et il me parla de ses projets jusqu'a l'entree de l'Impasse Maubert.

L'Impasse etait remplie d'une obscurite sous-marine. Tout au fond, tremblait un quinquet; sur le verre depoli on lisait le mot "hotel".

Lhuilier s'arreta. Il pietinait tout en parlant et j'entendais les semelles de ses souliers qui, alternativement, aspiraient et crachaient la boue.

--Dites, murmura-t-il soudain en me prenant la main, dites, vous reviendrez rue des Halles, vous reviendrez avec moi?

Et il ajouta d'une voix basse, gemissante, changee:

--Je m'ennuie tellement.

Je sentais, dans mes doigts, trembler sa main dont la paume etait moite et le dos velu.

Je promis de revenir, je promis meme de revenir des le lendemain. Je regardai bien Lhuilier qu'un reverbere eclairait par saccades, et je m'en allai. Il me suivit de l'oeil jusqu'au moment ou je tournai le coin de la rue.

Je montai sans me presser la rue de la montagne Sainte-Genevieve. La pente me courbait vers le sol. Je me sentais vieilli, diminue, dechu, taraude d'une tristesse qui ressemblait a la peur. J'osais a peine rentrer chez moi: il me semblait que je devais porter dans mes vetements, dans ma peau, dans mon ame, l'odeur de l'agence Barouin. Je remachais des bribes de pensees absurdes: "Moi, moi, je ne suis pas fait pour etre malheureux de cette facon-la." Evidemment, j'ai ma facon d'etre malheureux, une facon que j'ai choisie moi-meme, a mon gout, bien sur!

Il faut que je vous dise tout de suite que j'avais forme la resolution ferme, farouche, de mourir de faim plutot que de retourner jamais chez Barouin.

Pour Lhuilier, j'ai honte a vous l'avouer, je le rencontre encore parfois dans ce quartier, et, des que je l'apercois de loin, je change de trottoir. Je sais qu'il ne me reconnaitra pas: il est trop myope. Et puis, et puis... je ne suis sans doute pas digne de cet homme-la.

#### XIV

J'ai ete plusieurs fois malade, et toujours assez gravement. Je pardonne a la maladie en faveur des convalescences. Vivre! Vivre! Ils me font rire, avec ce mot. C'est revivre qui est bon. C'est sans doute survivre qui serait vivre. Pendant mes convalescences, il me semble que j'ai vecu.

Je dois vous dire qu'en me retrouvant chez moi, dans le fond de mon canape, dans mon refuge, j'eus une breve impression de convalescence. J'etais encore moi, c'est-a-dire Salavin, c'est-a-dire un pauvre homme; mais je n'etais plus ce que j'avais ete tout le jour: une larve, un debris, un residu.

Ma mere et Marguerite m'avaient attendu pour diner. A me retrouver dans la cuisine chaude et propre, je ne pus m'empecher de gouter du bien-etre, de me detendre, de m'abandonner.

--Louis, me dit ma mere, comme tu as l'air las!

Je ne repondis qu'en hochant vaguement les epaules. Tete baissee, je comptais, du bout de la fourchette, quelques haricots epars sur les fleurs de la faience. Notre nourriture--inutile de vous le dire--etait des plus simples; mais elle avait un gout particulier a la cuisine de maman, un gout qu'il me serait bien impossible de vous expliquer, un gout que je reconnaitrais entre mille, comme un visage.

Ma mere reprit:

--Tu te fatigues trop a chercher. Il faudra prendre un peu de cafe avec nous, tout a l'heure.

J'acquiescai d'un sourire: Je ne serai jamais un homme pour ma mere. Quand elle me voit triste, decourage, elle murmure: "Veux-tu un petit morceau de chocolat?" Si j'etais general et que j'eusse perdu une bataille, maman me dirait: "Ne pleure pas, mon Louis, je vais te faire une creme au caramel". L'etrange, voyez-vous? est que le bout de chocolat ou la creme au caramel possedent bien, alors, toutes les vertus que la pauvre femme leur prete.

Mais, assez la-dessus! Que je vous raconte plutot une chose singuliere. Le nez dans mon assiette, j'ecoutais les menus propos de maman et je me sentais penetre d'une inquietude nouvelle, indefinissable.

Je suis habitue a vivre sous le regard de ma mere. Je suis habitue a ce regard qui m'enveloppe, me penetre, glisse sur mon visage, erre dans mes cheveux, comme une main, comme un souffle.

Or, ce soir-la, je n'osais pas relever la tete parce que je sentais bien que ce regard n'etait pas seul a suivre le fremissement de mes mains sur la toile ciree, a compter les petites gouttes de sueur qui naissaient sur mes tempes, a lire sur mes traits le desordre de mon coeur.

Je me hatai de plier ma serviette et je gagnai ma chambre.

Je ne vous ai peut-etre pas encore dit que je joue de la flute. Oh! j'exagere assurément en disant que "je joue". Je possede une flute de bois, a clefs, dont un camarade de regiment m'a enseigne le doigte. J'ai travaille pendant deux ans a mes heures de loisir, assez pour lire les pages d'une difficulte moyenne. Puis, j'ai cesse de travailler et, partant, de me perfectionner. Je joue donc mal. Vous vous en doutiez: si j'etais capable de faire tres bien une chose, quelle qu'elle soit, je ne serais pas l'homme que je suis.

Ce qui est penible, c'est que, faute d'entrainement, de mecanisme, faute d'etude, enfin, je joue d'une facon maladroite, puerile, des morceaux

que je sens fort bien. Car je dois dire, pour être juste envers moi-même, que j'aime passionnément la musique et que je lui dois mes émotions les plus nobles. Pourtant, lorsque je m'évertue sur mon instrument, j'ai l'air de ne rien comprendre à ce que j'exécute, tandis qu'Oudin, par exemple, qui joue aussi de la flûte, Oudin qui, somme toute, n'entend rien à la musique, mais qui a de la pratique, des doigts, donne si facilement l'impression d'avoir une âme.

Bref, ce soir-là, je me mis à jouer de la flûte, d'abord doucement, puis à plein souffle. J'entendis maman qui disait:

--C'est ça, Louis, joue un peu! Il y a si longtemps!

Je jouai donc. J'avais allumé la lampe et installé mes cahiers de musique sur la commode, contre le vase de verre bleu.

Je m'appliquais, serrant soigneusement les lèvres et mesurant mon haleine, je m'appliquais à faire de beaux sons; et une partie de mon tourment fuyait, me semblait-il, sous mes doigts et se dissolvait dans l'atmosphère avec les vibrations de l'instrument. Je jouais les morceaux que je connais le mieux, ceux que j'aime depuis longtemps et qui sont mêlés à toutes mes pensées.

Je m'aperçus bientôt qu'après un long silence les deux femmes, dans la pièce voisine, avaient recommencé de parler à voix basse. Cela produisait un ronron léger et continu que je ne pouvais pas ne pas entendre, tout en jouant.

Je n'ai aucun talent, c'est entendu; mais, si absurde que cela vous paraisse, je me sentis blessé. Je n'en voulais pas à ma mère; j'en voulais à l'autre, oui, à Marguerite. Je lui en voulais de ne pas goûter ces choses si belles que je joue si mal, et que je jouais quand même un peu pour elle. Sur le moment, j'attribuai mon dépit à ce que je considérais comme un manque de respect pour l'art, pour les maîtres. Je dois pourtant reconnaître que mon orgueil, surtout, était en jeu, mon orgueil et d'autres sentiments obscurs dont le temps n'est pas venu de parler. D'ailleurs, si je vous donne tous ces détails, c'est pour bien vous montrer que j'ai maintes raisons de me juger sévèrement.

Je posai ma flûte et entrai dans la salle à manger. Je m'assis d'abord en face de la cheminée, puis je changeai de chaise pour n'avoir pas à contempler dans la glace cette figure qui me déplait tant, parfois: ma pauvre figure.

Accoudé à la table, les joues dans les paumes, je demeurai là de longues minutes, regardant travailler les deux femmes. Marguerite murmura, sans quitter des yeux son ouvrage:

--Comme c'est beau, ce que vous avez joué ce soir!

Je fis un sourire de travers en répondant:

--Oui, c'est beau, mais je joue si mal!

Elle dit, en battant des cils devant la lampe pour enfileur une aiguille:

--Oh! Que non! Vous ne jouez pas mal.

Je lui sus gre de ces quelques gouttes de baume versees sur mon amour-propre et, surtout, du ton dont elle avait parle. En somme, elle pouvait fort bien entendre ce que je jouais tout en donnant la replique a ma mere qu'elle traite avec beaucoup de deference.

Marguerite cousait tres vite, sans la moindre distraction de l'oeil ou des doigts. Pour ne pas perdre de temps, sans doute, elle evitait de se moucher, en sorte qu'elle respirait par la bouche et reniflait frequemment, avec legerete. Cela ne me deplut pas, ce qui est bien etonnant. Je regardais aller et venir les doigts de Marguerite et aussi l'ombre que projetait, sur sa joue, une meche folle qui boucle devant son oreille.

Une tiede paresse m'engourdissait. Je sentais reculer dans un passe plein d'indulgence les evenements et les visages de ma journee: Lhuilier, l'agence Barouin, l'adjutant, le vendeur a la sauvette.

Je m'allai coucher bien avant les couturieres. Mes dernieres pensees furent apaisantes; rien n'etait perdu; quatre mois d'oisivete, ce n'etait pas une affaire; il n'y avait guere d'homme a qui ce ne fut arrive au moins une fois; tout allait rentrer dans l'ordre; ma mere oublierait cette triste periode et Marguerite ne me jugerait pas trop mal.

Je m'endormis sur ce mol oreiller.

Au milieu de la nuit, je m'eveillai net en pensant a Lhuilier. Je ne revais pas. Toutes les pensees qui me traversaient avaient pourtant cet aspect anormal, difforme, terrible que la meditation nocturne prete pour moi aux choses les plus simples.

Je repris une a une toutes mes conclusions du soir. Elles me parurent insensees. De nouveau la situation fut sans issue et, quand je sortis du lit, le lendemain, je me sentis plus miserable, plus odieux, plus coupable que jamais.

Une chose demeurait toutefois arreee dans mon esprit: je ne retournerais pas a l'agence Barouin. J'attendrais, je chercherais ailleurs; je vivrais provisoirement du travail de ma mere, et je ne retournerais pas a l'agence.

En trempant une tranche de pain dans mon cafe, je me fortifiais dans cette certitude desesperante: "Voila, tu es un homme sans courage, une ame sans ressort, un coeur sans fierte. Voila!"

Je pensais ces pensees, je pensais seulement, mais avec force. Or, il se produisit une chose invraisemblable, une chose qui me bouleversa. Ma mere, soudain, dit a voix haute:

--Mais non, mais non, mon Louis!

Quoi? Pourquoi ce "mais non"? Je vous assure que je n'avais fait que penser. Je vous assure que je n'avais pas meme remue les levres.

Alors, ma mere me prit les mains et se mit a les caresser. Elle me disait des paroles si bonnes, si raisonnables:

--Tu t'epuises a chercher. C'est une mauvaise periode. Attends une occasion. Rien ne presse. Repose-toi. Calme-toi. Va voir tes amis.

Je vous assure que je n'avais pas ouvert la bouche, pas fait le moindre geste.

Ma mere repetait en m'embrassant les mains:

--Va voir tes amis.

XV

Mes amis! Je n'en ai pas d'amis. Si! J'en ai un, j'ai Lanoue. "Un ami", ce n'est pas la meme chose que "des amis" pour un coeur ambitieux.

J'ai un peu de famille vague et lointaine. Vous savez: cette famille dont on a plutot peur d'entendre parler. Ah! Si j'avais un frere, un bon frere. Mais quoi? S'il ne me ressemblait pas, nous ne pourrions pas nous comprendre et, s'il me ressemblait, je ne l'estimerais pas. D'ailleurs, inutile de tracasser ce reve: je n'ai pas de frere.

Revenons aux amis. Il y a ceux que je me sens enclin a cherir et qui ne me peuvent supporter; il y a ceux qui me recherchent volontiers, mais dont la compagnie m'est intolerable.

Parce que je me suis decide, cette nuit, a vous raconter mon histoire, ne me tenez pas pour un homme eloquent d'ordinaire. Je suis un silencieux; du moins, si j'entends bien ce que l'on dit de moi, je dois etre un silencieux. Remarquez-le, je prends toutes sortes de precautions en m'exprimant devant vous. Ne croyez pas que je sois assez sot pour m'attribuer des vertus, alors que je n'eprouve que degout pour moi-meme.

Et, au fait, pourquoi ne me trouveriez-vous pas sot? C'est incroyable: au moment precis ou je m'accuse, ce bougre d'orgueil s'arrange pour sauvegarder ses petits interets dans la faillite. Le moyen d'etre sincere, avec cette langue qui n'est la que pour trahir notre esprit?

Reste a savoir, en outre, si "etre silencieux" cela represente une vertu. Les femmes qui ont des taches de rousseur se consolent en disant: "C'est que j'ai la peau fine". Pareillement les gens qui, comme moi, sont depourvus de tout esprit, de tout eclat, de tout a propos, tirent parti de leur infirmité en avouant: "Moi, je suis un silencieux", ce qui signifie: "Moi, je suis une ame concentree, serieuse, sobre, une ame admirable, enfin". En realite, je dois a cet aspect de mon caractere d'avoir, dans tous les milieux ou j'ai vecu, passe pour un imbecile.

Il est bien regrettable que les hommes qui ont du genie ne soient pas, en meme temps, des imbeciles. Les hommes qui ont pour mission de contempler, d'etudier leurs semblables sont desservis dans leurs entreprises par leur intelligence et leur reputation. Je crois qu'il leur est, moins souvent qu'a d'autres, donne de surprendre la nature. A leur approche, les personnes qu'ils veulent etudier se roidissent, dans une attitude, comme chez le photographe, et tachent a donner d'abord d'elles-memes une opinion avantageuse.

Devant l'imbecile, au contraire, inutile de se gener. A-t-on scrupule de se montrer tout nu devant son chien? Si les chiens et les imbeciles

comprenaient ce qu'on leur laisse voir, ils tomberaient malades de tristesse.

Quant a moi, qui ne fais pas profession d'observer les hommes, je prefererais ignorer l'amer honneur d'etre traite comme un temoin sans importance. Et, s'il me fallait choisir entre la sinistre experience que j'acquiers, bien malgre moi, chaque jour et le seduisant mensonge qu'on ne prend pas la peine de m'offrir, j'opterais sans doute pour le mensonge. Malheureusement, je n'ai pas a me prononcer.

Oudin, mon ancien voisin de bureau, dont je vous ai dit deux mots deja, est un type d'une bonne intelligence moyenne; un Normand sec et vif, irritable, nerveux--une variete particuliere de la race.--L'oeil bleu-vert, tantot rieur, tantot glace. Et la replique comme un coup de fouet.

Ah! En voila un que j'aurais aime a aimer! Mais pourquoi ce besoin de domination, et cette passion qui le consume de mettre, a tout propos, les gens "dans sa poche", au lieu de les porter tout bonnement dans son coeur?

Son parler est imperieux, allegre, volontiers cassant. Il n'admet la discussion qu'a son avantage et n'entend jamais composer. Bah! ce sont la choses que je lui passerais volontiers. Ce qui est moins acceptable, c'est le penchant qu'il manifeste a faire des dupes, je veux dire l'habitude qu'il a de speculer sur la niaiserie du partenaire. Il possede un sentiment si ingenu de son evidente superiorite dans la controverse qu'il juge superflu de mettre des formes a ma conquete. Non content de me posseder, il est toujours presse et veut m'avoir a bon compte. Ses propos, sous des allures grossierement courtoises, sont charges de reticences injurieuses et de reserves blessantes qu'il me juge incapable de discerner. Et c'est ainsi jusque dans sa correspondance, jusque dans le tete-a-tete, car il joue pour lui-meme, a defaut de galerie.

L'extraordinaire est que je me prete a ces exercices avec un malicieux desespoir. Alors meme qu'Oudin pourrait et devrait douter du succes de ses manoeuvres, je prends un sombre plaisir a l'assurer que je suis dupe, qu'il est libre de doubler la dose, de recidiver impunement, de patauger dans ma bonne foi. Il ne s'en fait pas faute.

Si j'etais moins clairvoyant, Oudin n'agirait pas d'autre sorte; mais j'aurais un ami de plus, ou, si vous preferez, j'aurais un homme de plus a aimer.

Je ne vous ai rien dit de Poupaert. C'est un employe de chez Socque et Sureau, bien entendu. Quand les chevaux ont des amis, ce ne sont guere que des amis d'attelage. Meme chose pour nous: il nous est difficile d'avoir d'autres connaissances que celles du bureau ou de l'atelier, puisque, normalement, toute notre vie se passe la.

Poupaert est un homme du Nord, un garcon qui a souffert tous les malheurs imaginables: femme, sante, famille, courage, tout l'a trahi. Il est devenu comme un specialiste de la guigne. Qu'il en convoie une maniere d'orgueil, voila ce que je trouve assez naturel; mais qu'il veuille me rendre responsable de son infortune, voila ce que j'ai peine a comprendre. Le plus curieux est qu'il se montre particulierement aigre avec moi, qui n'ai cesse de lui temoigner une sympathie reelle et qui lui rends de menus services, a l'occasion.

Il y a encore Devrigny, un vrai Parisien, bavard, sanguin, rouge de poil et de temperament. On ne sait jamais s'il parle de facon serieuse. Il ne songe qu'a coucher avec des femmes et il ne regarde pas son gibier de trop pres. Il n'est pas bete, Devrigny, mais c'est un de ces gars qui, ayant a choisir entre la compagnie de Victor Hugo et celle de Frise-Poupou, la bonne du bistro Marquet, prefereraient a coup sur la bonne, avec toutes ses maladies. Je vous prie de croire que je ne dis pas ca parce que Devrigny m'a lache plus de cent fois, quand nous etions ensemble, pour filer aux trouses de petits souillons qui l'ont passablement abruti et finiront par l'abrutir tout a fait. Enfin, passons! Cet homme-la suit sa voie et agit comme bon lui semble.

Je peux aussi vous nommer Vitet, un camarade de regiment, un homme qui a failli devenir mon ami, un homme qui m'a fait beaucoup de mal. Depuis sept ans que nous avons fini notre service, je rencontre Vitet assez regulierement: il est employe des postes et voyage, deux fois par semaine, entre Nevers et Paris. Quand nos heures de liberte concordent, il vient me voir, s'il lui prend fantaisie de torturer quelqu'un, ou bien je vais moi-meme le chercher, si j'eprouve le besoin de souffrir, ce qui m'arrive de temps en temps, comme a tout le monde, quoi qu'on pense.

Vitet possede un caractere execrable, mais egal. Il est feroce avec constance, avec serenite. Si vous etes tourmente d'un genereux enthousiasme, souleve par des desirs ardents, emu de projets audacieux, allez voir Vitet. Je ne lui donne pas dix minutes pour vous recurer l'ame, pour vous purger le coeur de toutes vos belles ambitions, pour vous laisser plus nu, plus pauvre, plus depourvu que jamais.

S'il me pousse, quelque jour, une idee assez vivace pour resister a une heure de Vitet, ma confiance en moi n'aura plus de limite. Vitet? Un destructeur! Son arme favorite est un mot, insignifiant en apparence, mais plus tranchant qu'un scalpel et plus acere qu'un aiguillon. Quand je me laisse aller au contentement, a l'espoir, a l'exaltation, Vitet me regarde une seconde avec ses petits yeux bordes de cils d'un blond blanc, et il dit seulement "Va donc"! Je me demande parfois si ce mot-la n'a pas gache toute ma vie.

Au contraire de Vitet, Ledieu--un employe qui travaillait a cote de moi dans ma premiere place, chez Moutier--Ledieu n'est pas desagreable avec regularite: il a des crises. Pendant ses bonnes periodes, qui durent vingt-quatre ou quarante-huit heures, il n'est que grace, clarte pure, candeur, abandon. Puis, le ciel se couvre soudain, tout s'obscurcit et Ledieu devient morne, intolerant, agressif. C'est une ame malheureuse, inquiete, comme ces pays que de brusques inondations ravagent chaque annee et qui s'efforcent, dans l'intervalle, de se reconstruire, de se restaurer.

Parfois, je le vois si bas, si reduit que je m'humilie devant lui pour qu'il ne demeure pas seul au fond de sa detresse. Des que je me suis bien accuse, bien aplati, Ledieu en profite tout de suite pour prendre de la hauteur, pour me monter sur le dos et me pietiner. Je sors de la vexe, courbatu, desempare. Si j'etais meilleur que je ne suis, je devrais me trouver content du resultat, satisfait de cette transfusion de mon sang. Mais je ne vaux pas grand'chose non plus et je me demande si mes acces d'humilite ne sont pas, eux aussi, inspires par une espece d'orgueil.

A part cela, Ledieu n'est capable de supporter seul ni ses douleurs, ni ses joies. Quand je le vois arriver chez moi, je le regarde au visage pour tacher de comprendre ce qui lui tu mefie le coeur. Un echec ou un succes? Notez, toutefois, que, lorsqu'il est heureux, il me confie: "J'ai bien reussi telle ou telle chose". En revanche, s'il fait une sottise, s'il est pris d'une faiblesse, s'il commet une lachete, il s'ecrie avec amertume: "Nous sommes betes, nous sommes faibles, nous sommes laches". Eh! N'ai-je pas assez de moi?

Je pourrais aussi vous parler de Jay, dont la societe me rend presque malade, Jay dont la tranquille medisance m'a fait prendre en horreur tous les gens que je connais, Jay qui, neanmoins, est un homme bon, capable de devouement et d'affection.

Je pourrais aussi vous parler de Petzer, qui fut le compagnon de mon adolescence et qu'un mariage ridicule m'a gache. Je pourrais vous parler de Coeuil. Mais a quoi bon? Je ne reussirais qu'a vous confirmer dans la mauvaise opinion que vous avez desormais de moi. Et, malgre tout, je vous assure, mon seul desir est d'aimer, d'aimer totalement, absolument. Est-ce ma faute si j'ai l'oeil clair? Et quel est donc l'idiot qui a dit que l'amour est aveugle?

Peut-etre m'objecterez-vous que tous les hommes ne sont pas semblables a Ledieu, a Jay, a Vitet ou a Devrigny. Ah! tenez, je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai connu un type qui faisait ses etudes pour etre dentiste. Il m'a conduit un jour dans son pavillon de dissection, a "Clamart". Vous savez: rue du Fer-a-Moulin? Tous les etudiants etaient disposes autour des tables d'ardoise et depecaient des tetes humaines, pour apprendre l'anatomie de la face. En general, on ne leur donne pas des tetes entieres, ce serait du gaspillage.

On scie par le milieu des tetes dont on a rase, au prealable, tout le poil: moustache, cheveux et barbe. Eh bien, posees a plat, comme des medailles, decolorees par les antiseptiques, detendues par la mort, toutes ces moities de tetes se ressemblent affreusement. Ce que j'ai vu la, c'est l'effigie humaine. Le moule est unique et l'on tire des millions d'exemplaires.

## XVI

Mais puis-je me plaindre, alors que j'ai Lanoue? Lanoue a qui je ne saurais reprocher qu'une chose: d'etre sans reproche. Vertu parfois bien irritante, avouez-le.

Je suivis donc le conseil de ma mere et j'allai chez Lanoue. Cette visite me procura quelque soulagement. Ma mere aurait-elle toujours raison quand il s'agit de moi?

Plusieurs jours passerent et le mois de novembre arriva. J'aime le mois de novembre surtout quand il est bien gris, bien brumeux, avec un ciel bas, rapide, acharne comme une meute derriere une proie.

Puisque la chance m'avait a mepris, je resolu de ne la plus poursuivre, de l'attendre au gite. J'abandonnai toute demarche.

Je faisais, de mon temps, trois parts variables et passais l'une en promenade, la seconde chez Lanoue, la dernière à la maison. Mes promenades n'avaient d'autre but que moi-même. Je fréquentais soit les petites rues de la montagne Sainte-Geneviève, soit les allées du Luxembourg, le matin de préférence, quand le jardin désert semble une île silencieuse au sein de la ville convulsive. Mais, bien que je connusse parfaitement la silhouette des arbres, la structure des perspectives, le visage, la démarche et l'itinéraire des hommes qui deambulaient à heures fixes entre les pelouses fanées, ma pensée demeurait tout entière occupée d'un autre paysage, d'autres spectacles. Je me cherchais, je me poursuivais à travers un millier de pensées plus impétueuses qu'un troupeau de buffles à l'époque des migrations.

Puis je regagnais la rue du Pot-de-Fer. Je goûtais, dans notre logement, un calme chaque jour plus profond et que je m'expliquais mal. La salle à manger était devenue un véritable atelier de couturiers. Maman, qui a tant cousu dans sa vie, abattait la besogne d'une bonne ouvrière en chambre. De grand matin, Marguerite allait chez le confectionneur reporter l'ouvrage et querir des étoffes, des modèles. Cependant ma mère préparait les aliments pour la journée.

À quelque heure que j'arrivasse, je trouvais les deux femmes au travail. Je n'avais plus honte de mon oisiveté, qui devenait une chose admise, normale. Je goûtais même un étrange plaisir au spectacle d'une activité que je ne partageais point. Pour les longues veilles, on allumait un petit feu dans la cheminée prussienne de la salle à manger. Je pris bientôt l'habitude de venir lire dans cette pièce.

Parfois je m'exerçais sur la flûte. Je jouais avec une attention si soutenue que je fis, pendant cette période, des progrès réels. La conscience de ces progrès me précipitait dans des rêves absurdes: j'allais devenir musicien, compositeur peut-être. J'entrevois une vie merveilleuse, illuminée par des succès, exaltée par l'admiration des foules. J'allais enfin donner issue à cette âme captive qui s'étiolait et se désespérait au fond de son cachot.

En attendant les foules futures, Marguerite, du moins, semblait trouver de l'agrément à mes essais. Elle retenait fort bien mes airs favoris; elle les fredonnait en tirant l'aiguille et me priait fréquemment de les lui rejouer.

Un jour, comme j'achevais un morceau que j'avais exécuté avec, à défaut de talent, beaucoup de cœur et d'application, Marguerite leva vers moi des yeux pleins de larmes. J'en fus bouleversé, d'autant plus que Marguerite a de beaux yeux meurtris auxquels les larmes prêtent un éclat bien émouvant et comme enfantin.

Un homme raisonnable eut pensé: "Voilà l'effet de la musique sur une âme mobile et tendre". Moi, je pris tout à mon avantage.

Je saisis mon chapeau et m'enfuis dans la rue. Je ressentais une indicible fierté. Je ne doutais plus que des pouvoirs nouveaux ne me fussent dévolus. J'éprouvais ce retentissement de mon âme dans une autre âme comme un signe certain de prédestination. Je murmurais, en serrant les dents: "Je suis quand même quelqu'un, quelqu'un! On finira bien par s'apercevoir que je ne suis pas un homme comme les autres".

Cette ambition, cette frénésie: ne pas être un homme comme les autres. Et toute cette comédie à cause d'un petit air de flûte et des larmes de

Marguerite.

Il était environ trois heures après midi. J'errai quelques instants de rue en rue et finis par me trouver au pied de Notre-Dame. Mon enthousiasme eut alors un effet singulier: je m'engouffrai dans l'escalier des tours et montai, d'une traite, montai jusqu'au sommet. Je fus tout étonné de m'arrêter là, de n'être pas lancé dans l'espace par le vertigineux tube de pierre, comme l'obus par un canon.

Ce fut une heure mémorable. Seul, avec les nuages et le vent forcené, je rencontrai Salavin face à face, un Salavin sauve, dégagé de la foule de ces sales pensées parasites au milieu desquelles il végète comme une plante opprimée. Pendant une heure, j'eus confiance en moi; je pris des engagements solennels, j'assumai des responsabilités, je fis des sacrifices, j'accomplis enfin des actes dignes d'un homme véritable. Tout cela dans mon cœur bien entendu.

Si j'écrivais l'histoire de ma vie, cette heure-là pourrait s'appeler la victoire du cinq novembre ou la victoire de Notre-Dame. Car ce fut une victoire, une petite victoire. J'en ressentis les effets pendant plusieurs jours.

Souvent, je prenais un livre et, délaissant mon canapé, je venais m'asseoir sur un petit banc, dans la clarté laiteuse des rideaux, auprès des couturiers. Je m'enfonçais dans ma lecture comme dans un sommeil touffu.

Je suis, vous le voyez, assez grand, assez maigre. Le métier de bureaucrate et le mépris des exercices physiques ont voûté mon dos. "Je me tiens un peu de guingois", selon l'expression de ma mère. Quand je lisais, accroupi sur mon tabouret, je sentais s'exagérer tout ce qu'il y a de déficient dans mon attitude ordinaire. Je me tassais, je me ratatinais. Ma vie, semblait-il, fuyait, m'abandonnait pour s'en aller avec ces hommes et ces femmes dont je partageais, par la pensée, les aventures admirables. Cependant, la carcasse de Salavin se flétrissait peu à peu. Ne croyez-vous pas que, si l'on savait rêver avec assez de force, il suffirait, à de tels moments, d'un tout petit choc, d'un consentement d'une seconde pour mourir?

En général, j'étais tiré de cet abîme par la voix de maman dont les paroles me parvenaient comme à travers de grandes épaisseurs de feutre. Elle devait répéter plusieurs fois son appel avant que je revinsse à la surface du monde. J'ai toujours pensé que ma mère devinait, instinctivement, cette désertion de mon esprit. Quelque chose comme le cri de la bête qui sent ses petits en danger.

Ce qu'elle disait alors était pourtant bien simple. Elle me donnait, par exemple, quelque commission. Le charme rompu, je posais mon livre et me mettais en mesure d'obéir. J'étais devenu fort serviable, ce qui, soit dit en passant, ne m'est pas une vertu naturelle. N'attribuez point ce changement de caractère au désir de faire excuser mon inaction; non, il y avait à cela d'autres causes que vous commencez sans doute à comprendre.

Il arrivait aussi que maman me demandât de poursuivre à haute voix la lecture commencée pour moi seul. Ma mère manquait rarement d'ajouter:

--Vous savez qu'il avait toujours, à l'école, le prix de lecture et de recitation.

A quoi je repondais d'un air gene:

--Voyons, maman! Tais-toi donc, maman! Pourquoi parler toujours de ces choses-la?

Ma pauvre mere ne peut pas savoir l'embarras ou nous plonge, nous autres hommes, l'eloge public de nos vertus ou de nos prouesses enfantines.

Marguerite joignait aussitot ses instances a celles de ma mere:

--Vous lisez si bien!

Je ne me faisais pas trop prier. Je lisais pendant des heures entieres. Les deux femmes ecoutaient sans interrompre leur besogne, mais en amortissant avec soin tous les bruits. Parfois, maman aspirait une petite prise de tabac; elle le faisait discrettement, presque en cachette, car elle sait que je n'aime pas a la voir priser, moi qui fume toute la journee, moi qui suis gate par toute sorte de vices, de manies et de tics.

De temps en temps, l'aiguille de Marguerite s'arretait de voleter comme une mince flamme bleue tenue en laisse. Les mains au creux de sa jupe, Marguerite ecoutait. J'apercevais sa bouche entr'ouverte et ses yeux fixes sur moi.

Je me grisais, a la longue, de toutes ces paroles qui n'etaient pas miennes, mais me tombaient pourtant des levres. Je n'etais plus bien sur de n'avoir pas pense moi-meme toutes ces belles choses qui s'exprimaient par ma voix et quand Marguerite, au comble de l'emotion, murmurait en cassant son fil: "Comme c'est beau! Comme c'est beau!" j'acceptais cette louange ainsi qu'un hommage que j'eusse personnellement merite.

Je parlais peu, d'ordinaire, a Marguerite. Un jour, toutefois, maman dut, pour je ne sais plus quelle raison, s'absenter un apres-midi. Je restai seul avec Marguerite et, comme de coutume, je vins m'asseoir dans la salle a manger. Pendant une heure, je tins fixes sur un livre des yeux qui ne voyaient rien. Je me sentais le coeur gonfle, les mains tremblantes. Il me venait un desir ardent de parler a Marguerite, de lui dire les choses affectueuses. Mais, voila, je ne sais pas dire les choses affectueuses, moi. Je laissai passer l'apres-midi sans parvenir a ouvrir la bouche. J'en fus si desespere que, le soir venu, je me repandis en propos amers, en propos decourages, decourageants. Ah! pour dire des mots desagreables, des duretes, ma langue se delie toute seule. Je n'eus aucune difficulte a navrer Marguerite, a l'accabler sous un flux de paroles qui etaient, precisement, tout le contraire de ce que j'eprouvais si grand besoin de lui confier.

Elle ecoutait sans repondre; puis, elle eut un regard si triste, si charge de reproches que je baissai la tete et lui demandai pardon en begayant.

--Oh! dit-elle, ca ne fait rien. Je sais bien que vous etes bon et que vous ne pensez pas tout ce que vous venez de me raconter.

"Bon!" Moi? Je suis bon! Moi? Ah! Par exemple! Tout de suite les propos amers reprirent leur cours, jusqu'au moment ou, completement ecoeure de moi-meme, je mis mon chapeau pour sortir.

Il ne faut pas pardonner trop vite a Salavin.

## XVII

Je crois toutefois n'avoir pas trop tourmente Marguerite pendant cette periode-la. Je crois. Je ne suis sur de rien. Les gens a qui nous devons nos pires souffrances ont si rarement conscience de leur cruaute. Il en est qui s'imaginent m'avoir comble de leurs faveurs et que je considere en fait comme mes mauvais genies.

J'entretenais des relations, pendant mon adolescence, avec un cousin que j'aimais beaucoup. Je m'employais a seconder ses entreprises, a louer ses merites, a pallier ses erreurs. Quel que fut mon scrupule, je ne me pouvais trouver aucun tort envers lui. Or nous eumes, un jour, une querelle; a cette occasion, mon cousin m'ouvrit son coeur: j'y decouvris de vivaces ressentiments, des griefs qui, longtemps caches, n'en etaient que plus redoutables et qui, helas! ne me parurent pas denues de fondement, bref, tout un tresor de haine dont je me trouvai l'objet desespere et la cause.

Comment affirmer que l'on n'a pas fait souffrir un homme alors qu'on l'a regarde, fut-ce une fois, alors qu'on a traverse sa vie, meme en pensee?

Ce qui me donne a croire que, pendant ce mois de novembre, je ne fus pas le bourreau de Marguerite, c'est que je reservais mes mouvements d'humeur pour Lanoue.

J'allais--ne vous l'ai-je pas dit?--le voir chaque jour, soit au moment du dejeuner, soit apres diner, le soir, car Lanoue, lui, n'a pas perdu sa place et frequente regulierement son etude d'avoue.

Le plus souvent, je trouvais les Lanoue a table. Je m'asseyais dans un fauteuil a bascule, pres de la fenetre, et je commençais de me balancer. Je commençais aussi d'etre injuste, d'etre odieux.

Heureusement que Lanoue est mon ami! Heureusement que je l'aime! Sinon, il m'agacerait fort.

D'ailleurs, s'il n'y avait pas l'amour, s'il n'y avait pas l'amitie, tout me degouterait dans l'homme. Regardez-le donc manger! Regardez-le boire!

Octave Lanoue est un garcon calme, aux reactions paresseuses; il n'est depourvu ni d'instruction, ni de finesse. Comme il tient de son ascendance paternelle certaines facons rustiques et de la gaucherie, il m'arrive, entre camarades, de plaisanter Lanoue; mais je ne peux souffrir que les autres s'en melent. Railler Lanoue, c'est mon privilege d'ami, un privilege dont je suis aprement jaloux.

Les jambes jointes, la tete renversee en arriere, le corps affale au fond du fauteuil qui oscillait a petits coups, je fumais cigarette sur cigarette en regardant d'un oeil mi-clos les Lanoue prendre leur repas.

Le bebe barbotait dans son assiette. Octave et Marthe, assis face a face, mangeaient. Ils s'y prenaient comme tout le monde, n'en doutez

pas. Quant a moi, je n'avais qu'a les regarder. Situation penible entre toutes.

Si vous tenez a votre prestige, ne mangez pas en presence d'un homme qui ne partage ni votre faim, ni vos aliments.

Pourquoi remplir sa cuiller a tel point qu'une partie du contenu retombe dans l'assiette avant d'atteindre les levres? Pourquoi introduire la cuiller en biais et si profondement dans la bouche? Pourquoi faire cette aspiration bruyante en absorbant le potage?

J'avais peine a surmonter ma repugnance. Cependant les Lanoue ne se defiaient de rien: ne suis-je pas leur ami? Ne l'ai-je point prouve? Ne suis-je pas, moi aussi, un homme, avec toutes ses imperfections humaines?

L'idee que j'apportais a la satisfaction de mes appetits autant de malproprete naive et de maladresse aggravait mon malaise au lieu de le dissiper. Il me fallait pourtant reconnaitre que ma machoire aussi craque pendant la mastication, que, sans doute, je mange aussi la bouche ouverte, avec des bruits et des claquements mouilles. Assurement l'oeil du spectateur doit voir remuer ma langue, doit suivre la transformation des aliments sous l'effort des dents. Sans nul doute, mon nez, souvent bouche par le rhume de cerveau, doit aussi souffler, siffler, des que les mandibules travaillent.

J'etais si navre du spectacle et si honteux de mes reflexions que je me levais pour partir. Octave alors me regardait d'un oeil limpide, etonne et disait simplement:

--Pourquoi? Tu n'es pas presse.

Je me rasseyais avec decouragement.

Si Lanoue avait pu surprendre le cours de mes pensees, j'eusse succombe a la confusion. Mais personne ne peut connaitre le cours de mes pensees. J'ai pourtant, plus de cent fois, failli me trahir et dire a mon ami: "Est-il donc necessaire de remuer le bout du nez en mangeant des haricots"?

Le repas fini, Octave allumait sa petite pipe et nous devisions en humant une tasse de cafe. Pour me soustraire a mes inclementes meditations, j'ebauchais de vagues commentaires sur les evenements du jour. Lanoue m'ecoutait avec une complaisance attentive et murmurait a chacune de mes phrases: "Je suis parfaitement de ton avis." Cet assentiment obstine ne tardait pas a me donner de l'impatience. Eh quoi! je debitais des bourdes, des pauvretes, et Lanoue etait parfaitement de mon avis, Lanoue que je tiens pour un homme intelligent. Lanoue, qui est mon ami, mon seul ami!

J'en venais a regretter l'aigre maniere de Vitet qui ne me laisse jamais placer une syllabe sans lancer quelque mordant "je ne suis pas du tout de ton avis".

Je retournais a mon silence, a ma contemplation malveillante et douloureuse. Les genoux dans les mains, j'accellerai les oscillations du fauteuil a bascule. L'idee que ce perpetuel balancement pouvait ecoeurer Octave ou Marthe me troublait sans toutefois me retenir.

Le bebe, repu, etait mis au lit. C'est un bel enfant bien dru, a la chair translucide et resistente. Par malheur, le petit doigt de sa main gauche est mal forme, de naissance, et replie vers la paume. Dans un etre beau, vous pouvez chercher le defaut, il y est toujours. Si vous etes une ame genereuse, vous ne remarquerez pas ce defaut, vous saurez l'oublier, l'annuler. Si vous etes un Salavin, vous ne verrez plus que ce defaut, certain jour, et vous gatera tout le reste.

J'embrassais l'enfant, mon filleul, et le portais sur mes epaules jusqu'a la chambre. Parfois, regardant ce visage charmant, a peine forme et dont tous les traits semblaient encore enclos dans une tendre gaine, je me prenais a imaginer le visage de vieillard qu'il sera, dans l'avenir, et je me sentais devore de tristesse.

L'enfant s'endormait. Nous retournions a nos menus propos et a notre tabac. Par la porte entr'ouverte j'ecoutais, d'une oreille tendue, la respiration du bebe, les cris qu'il faisait en reve, tous les bruits de cette petite existence endormie. Parfois ces bruits ne me paraissaient pas naturels; une inquietude me gagnait. Mais les Lanoue demeuraient placides. Je les jugeais indifferents, insensibles, indignes de l'ecrasant devoir paternel.

D'autres fois, Lanoue s'entretenait longuement avec sa femme de leurs affaires personnelles. Il disait: "Tu permets"? Je repondais: "Comment donc"! Mais je trouvais bientot que toutes ces questions qu'ils agitaient m'etaient par trop etrangeres. Trop de choses m'echappaient dans la vie de mon unique ami. Trop de Lanoue m'etait derobe. Une fureur jalouse me tenaillait le coeur.

A de tels moments, je revais de represailles. J'etais tout pret, si Lanoue m'en offrait la moindre occasion, a lui lacher maintes choses desagreables que je ruminais avec soin.

L'heure passait et Lanoue n'avait pour moi que paroles amicales. Je ravalais ma colere.

Plus tard, en descendant l'escalier, apres les poignees de mains, j'imaginai avec horreur Lanoue disant a sa femme: "Quel brave garcon, ce Salavin"!

Je baissais la tete; je n'etais pas fier. Toutes ces choses laides que je ne peux pas ne pas voir en mon ami, ce n'est pas en lui qu'elles sont; c'est en moi, en moi seul.

## XVIII

Pendant le mois de decembre, Marguerite eut une angine. Dix jours de suite, elle demeura chez elle, au lit. Ma mere lui portait du bouillon, des tisanes, des drogues.

L'ordre de la maison se trouva profondement trouble. La malade, les deux menages, la cuisine accablaient maman de soins. Elle trouvait encore le temps de coudre, mais en prenant sur son repos. Nous mangions cote a cote, a la hate, et il me semblait qu'un vide considerable beait entre nous.

C'est ainsi, pourtant, que nous avons vécu pendant de longues années; deux mois d'habitudes nouvelles suffisaient donc à jeter en désuétude des coutumes vieilles comme ma vie.

Je cherchais à me rendre utile et j'avais cet empressement falot que montrent les hommes au milieu des troubles domestiques. J'errais de pièce en pièce, m'asseyant sur tous les sièges, m'adossant à tous les meubles, ouvrant et fermant les portes, déplaçant sans raison les objets. Ma mère, de temps à autre, remontait ses lunettes avec l'ongle de l'index et me regardait. Encore que son regard fut calme et tout à fait naturel, je me sentais rougir et je détournais la tête, affectant quelque occupation dont mon cœur se désintéressait aussitôt.

Quand ma mère, un bol fumant entre les doigts, passait chez Marguerite, qui, je vous l'ai dit, occupe une chambre voisine de notre logement, j'allais jusque sur le palier et, là, calant du pied la porte, j'attendais, me rongant les ongles.

Maman revenait et disait:

--Elle va mieux.

Je répondais:

--Ah? Bien! Bien!

Je voulais prendre un air détaché. J'y parvenais difficilement.

Il y eut une visite de médecin, une visite qui fut, somme toute, rassurante. L'état de Marguerite n'était pas grave. Le praticien vint écrire son ordonnance chez nous et me dit en s'en allant:

--N'ayez aucune inquiétude, monsieur, votre sœur sera complètement rétablie dès la semaine prochaine.

Je ne songeai pas à détromper le médecin. L'idée que je pourrais avoir une sœur, une sœur comme Marguerite me fut bien agréable et me remplit de regrets mélancoliques.

Au cours d'une nuit d'insomnie tout occupée de retours sur moi-même, je m'aperçus avec étonnement que, quatre jours durant, je n'avais eu aucune de ces pensées absurdes qui me défigurent l'âme et sont le tourment de ma vie. J'en conçus un grand enthousiasme qui me tint éveillé jusqu'à l'aurore.

Les joies viennent en cortège. Le lendemain matin, Lanoue, que j'avais abandonné depuis que Marguerite était malade, Lanoue fit une apparition rue Du Pot-de-Fer. Il m'apportait du travail: des copies de conclusions grossoyées dont il s'était chargé dans le dessein de m'en faire profiter.

Vous ne savez peut-être pas ce qu'on appelle des "grossoyés", dans l'argot de la procédure? Voici: les avoués, pour corser leurs notes d'honoraires, ajoutent aux dossiers de leurs clients des conclusions sur papier timbré qui sont taxées fort cher. Il est d'usage de confier la confection de ces documents aux clercs subalternes qui, après quelques pages concernant l'affaire jugée, copient au hasard le texte du code. Quatre ou cinq mots par ligne, de la besogne bâclée, un pur prétexte. Et

l'avoue, qui trouve la gros benefice, daigne payer assez bien cette besogne fantaisiste que les scribes expedient en dehors de leurs heures d'etude. C'est ridicule, mais c'est comme ca.

Lanoue m'apportait un code et des liasses de papier. Je me mis au travail avec ardeur. Marguerite malade, ma mere surchargee de soucis, j'allais donc pourvoir moi-meme aux besoins de la maison.

Je passai mes journees et une partie de mes nuits a transcrire d'une plume fievreuse toute la loi sur les accidents du travail. Je comptais mentalement: huit sous, seize sous, vingt-quatre sous. Je trouvais, dans cette activite derisoire, des motifs de fierte et maintes raisons de m'estimer moi-meme. Je vous l'ai dit: je me sentais devenir un autre homme. On avait change Salavin.

Quant a rechercher les causes profondes de cette transformation, je m'en gardais avec une sorte de frayeur superstitieuse et je considerais comme un bien cette suspension de ma desesperante faculte d'analyse, cette treve, cet assoupissement.

Un jour vint toutefois ou la clarte se fit sans qu'il m'en coutat le repos.

J'etais dans la salle a manger, en train d'ecrire; mes doigts souilles d'encre galopaient sur le papier bleu, et mes yeux escortaient mes doigts avec allegresse. La porte s'ouvrit; maman parut, poussant devant elle Marguerite.

Le col serre dans un foulard blanc, ses beaux cheveux nattes, le visage un peu pale, Marguerite avait l'air doucement ebloui des convalescents.

Elle prit place au coin du feu, dans notre venerable fauteuil Voltaire. Et c'est ce jour-la seulement que je compris ce qui m'arrivait.

## XIX

Ainsi donc ma vie avait un sens. Entendez-bien: ma vie, avait une direction. Elle n'etait plus eparse comme un troupeau sans loi, mais ramasee, orientee. Un fleuve, et non plus un marecage. Un chant grave et plein, apres des clameurs discordantes.

Il y a, parait-il, des hommes dont toutes les pensees s'enroulent fidelement autour d'un axe, comme les serpents a la baguette du dieu. J'allais devenir un de ces hommes.

Il y a des hommes qui vivent en etat de grace; leur coeur est pur et visite de beaux desirs. J'allais aussi vivre en etat de grace.

Il y a des hommes qui possedent le monde, meme au fond de la pauvreté. J'allais posseder le monde. J'allais enfin me posseder moi-meme. J'etais sauve; j'etais capable d'amour. Tout me le prouvait: cette indulgence sur les visages, cette lumiere sereine sur les choses, ces elans, ces silences, cette confiance, et la soif de sacrifice et le tremblement de mes mains.

Une resolution s'etant formee dans mon esprit: garder secreta cette certitude. En l'avouant, en la publiant, ne risquais-je point de l'alterer, peut-etre meme de l'aneantir? Ne faudrait-il pas de longues annees de paix pour rehabiliter Salavin, pour l'accoutumer a lui-meme, a sa richesse, pour le rendre digne de sa nouvelle destinee?

Que cet amour muet fut heureux ou malheureux, voila une chose a laquelle je ne pensais guere. L'idee que je pourrais me trouver paye de retour troublait si fort mes plus fermes propos que je preferais l'ecarter. En Revanche, j'envisageais l'hypothese contraire avec une curieuse predilection. Un amour meconnu, meprise, n'en serait pas moins, pour moi, l'amour. Le bonheur que je convoitais etait de nature a se nourrir de maintes souffrances.

Sans doute allez-vous sourire. Vous avez sur la joie des opinions raisonnables et precises que je suis bien incapable de refuter et meme de comprendre. En fait, je ne me defends pas, je ne plaide pas ma cause, vous le savez deja. Je m'efforce de vous faire entrevoir ce qui se passait en moi. Au surplus, je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur cette partie de mon histoire. Je parviens encore a exprimer mes desordres, mes sottises, mes deportements. Mais le bonheur? Cela se peut-il raconter? Est-il possible d'interessar quelqu'un a notre bonheur, cette chose fastidieuse, si plate, si pauvre aux yeux d'autrui?

Qu'il me suffise de vous dire que je fus heureux sans defiance. Il ne me restait pas assez de lucidite pour observer que mes mouvements d'enthousiasme ressemblaient par trop a mes mouvements de desespoir, qu'ils etaient, comme ceux-ci, febriles, demesures, maladroits, enfin, qu'ils manquaient d'harmonie.

Il eut ete malaise, meme a un observateur attentif, de discerner l'espece de revolution qui s'etait accomplie en moi. Rien n'etait modifie dans l'aspect de mon existence. Marguerite, guerie, avait repris sa place aupres de ma mere. On entendait ronronner la machine a coudre et ma plume, par intervalles, heurter du bec le fond de l'encrier. Nous prenions ensemble nos repas dans la cuisine pleine de buee et d'odeurs aromatiques.

J'etats tout encombre de mon sentiment et je le considerais avec timidite, avec crainte, comme un objet fragile que l'on redoute de briser en le portant.

Je me repetais de minute en minute: "Attention! Voila la vraie vie qui commence!" Tantot, anxieux des surprises de l'avenir, je souhaitais, comme tant d'hommes combles, que l'eternite tout entiere ne fut qu'une amplification de l'instant ou je me plaisais. Et tantot, travaille de reves ambitieux, je me voyais acheminant vers les sommets de la vertu, de la perfection, mon ame couverte de benedictions, ivre de beatitude, rachetee, sanctifiee. C'est cela: une vie de saint! Et pourquoi pas? Les bienheureux n'ont-ils pas ete choisis souvent parmi la tourbe des brebis galeuses? Y aura-t-il au paradis place assez glorieuse pour l'ange dechu que touchera soudain la grace?

Telles etaient mes pensees cependant que, d'une plume vertigineuse, je recopiais, article par article, la loi sur les accidents du travail.

Parfois, maman me priait de quelque menu service. J'apportais a le lui rendre un empressement que j'eusse voulu moins visible. Enfin, on ne

peut pas tout avoir: la felicite et la maitrise de ses nerfs.

Parfois, Marguerite chantait. Je l'accompagnais en pensee, attentif a ce que mon chant restat interieur, pour ne me point trahir.

J'evitais de regarder Marguerite, la vraie, la vivante. C'est en moi seulement que je la contemplais, en moi seulement que j'elevais vers elle une oraison silencieuse.

Ne souriez pas! Ne vous moquez pas de moi! Si j'avais reussi la vie que je revais, c'eut ete vraiment une belle chose.

Il m'arrivait aussi de penser a mes amis, a ces hommes dont vous m'avez entendu parler en termes si meprisants. Oudin m'apparaissait alors comme un caractere d'elite, une ame superieure dont l'influence sur moi demeurait souverainement bienfaisante. Les malheurs de Poupaert m'inspiraient une compassion sans reserves; je saurais lui venir en aide, a celui-la, le consoler, lui restituer la quietude, le bonheur. Et Devrigny! Devrigny, la vie meme, la sante, la vigueur exuberante! Quel gai compagnon! Quant a Vitet, que de spirituelles et affectueuses lecons n'avait-il pas su me donner! Il m'avait enseigne a chatier mon orgueil, a prendre, de mes vertus et de mes forces, un sentiment modeste et mesure. Ledieu m'avait genereusement associe a toutes ses joies. Jay n'etait point medisant, comme je l'avais cru a ma honte, mais clairvoyant et perspicace. J'ayais mal juge la femme de Petzer, mal interprete les actes de Coeuil.

Pour Lanoue, mon frere admirable, mon ami d'election, mon bienfaiteur, je n'y pouvais penser sans attendrissement, sans confusion, sans remords.

Enfin, ma pensee revenait toujours a ma mere, a Marguerite, a ces deux cheres figures entre lesquelles ma vie, ma nouvelle vie allait se consumer. Clarte chaude, parfum, suave musique!

Vous le voyez c'etait tout a fait beau, tout a fait touchant. Et ce fut ainsi sans interruption du 17 au 25 decembre.

XX

J'allai, le jour de Noel, déjeuner chez Lanoue, qui m'avait invite a une petite fete intime.

Un froid sec, piquant, tonique. Marcher etait une joie, meme avec des semelles trouees. Bien serre dans mon vieux paletot, je partis d'assez bonne heure: un repas d'ami n'est-il pas meilleur quand il est precede d'une longue causerie?

L'itineraire m'etait familier. Mes pas, comme ceux des bestiaux parques, reviennent toujours dans les memes empreintes. Paris est grand, mais, dans Paris, j'ai mon village. Comme presque tous les hommes je ne suis capable que d'une petite patrie. Les gens qui parcourent le monde se croient delivres de toute servitude; ne pensez-vous pas qu'il leur faut s'improviser une patrie dans leur entrepont de navire ou leur wagon de chemin de fer? Ils doivent, parfois meme, emporter cette patrie

minuscule dans leur valise, dans leur poche, dans le regard d'un compagnon cheri.

La rue du Cardinal-Lemoine m'est favorable a la descente. Elle se precipite vers le fleuve, les bras ouverts. Elle m'entraîne, comme un desir qui veut etre assouvi. Elle est allegre comme une debauché de forces accumulees.

Puis, c'est la plaine, l'horizon a pleins poumons de la Seine et des quais, la fluette passerelle de l'Estacade, l'ile et cette greve provinciale ou Paris semble oublier sa feroce turbulence.

Je revis, une fois de plus, toutes ces douces choses avec des yeux d'homme heureux. Que cette image me demeure a jamais pour les mauvais jours.

Lanoue, sorti de bon matin, en vue de menues emplettes, n'etait pas encore de retour. Marthe, occupee des preparatifs de notre petite fete, me recut en costume d'interieur: bonnet de dentelle et peignoir sommaire. Mais ne suis-je pas un peu de la maison?

Le bebe me prit par la main pour me faire voir les tresors trouves miraculeusement, a l'aube, dans la cheminee. Tout, dans l'appartement exigü, respirait ce bonheur familial auquel j'ai reve jadis comme a une terre interdite.

Remonter les jouets mecaniques, assembler les cubes colories, paitre les brebis de sapin, tout cela me parut fort plaisant jusque vers onze heures. Comment ensuite s'annonca le desastre? A quel instant precis apparurent les premiers signes de ma ruine interieure? Voila ce que je ne saurais vous dire au juste. Il se peut que la cause de tout ait ete ce peignoir a manches courtes. Il n'est rien qui ne soit pretexte pour une ame mal defendue.

Marthe est une belle personne, brune et robuste. Elle est d'humeur grave et enjouee: reserve et confiance tout ensemble. C'est la femme de mon ami; elle ne s'etait jamais, jusque-la, trouvee compromise dans les exces de mon imagination.

Or, il advint que Marthe se pencha par-dessus la table pour arranger je ne sais quoi a la suspension. Elle levait un bras. La manche de son peignoir etait breve, flottante, fort large. Mon regard s'engagea involontairement dans cette manche et remonta le long du bras, jusqu'a l'ombre moite et touffue de l'aisselle.

Ce fut tout pour Marthe. Elle avait deja replie son bras, deja tourne le dos, deja quitte la piece.

Moi, j'etais assis dans le fauteuil a bascule, les jambes croisees, et je me balançais. L'enfant jouait sur le tapis. C'est ainsi que n'importe qui eut compris la scene.

Monsieur, vous etes un homme; je n'aurai pas besoin de vous expliquer trop longuement le caractere des pensees dont je fus assailli, la nature de l'evenement qui se passa dans mon esprit.

Une brutalite formidable, une espece de viol, de colere, de delire. Des vetements déchires. Des supplications et des sanglots. Rien ne resistait a la bourrasque, ni l'honneur, ni l'amitie. J'etais lache, dechaine,

ivre. Les plus petits details m'apparaissaient, et de ce corps entre mes mains, et de mes actes.

Marthe traversa la chambre voisine. Une seconde, j'aperçus a contre-jour, devant la fenetre, sa silhouette presque nue dans son vetement flottant. Nouveau coup de fouet. Nouvelle rage. Mes yeux remonterent au plafond ou se peignait une histoire extravagante: je volais cette femme, je l'emportais dans des chambres obscures, odorantes, avec des lits bouleverses, sous une veilleuse agitee de spasmes nerveux.

Et puis, un voyage. Partir! On pourrait partir! Une vie haletante, maudite, admirable, a travers des continents inconnus. L'Asie! ou dans les iles de l'Oceanie, ou dans les Antilles.

A mes pieds, l'enfant se prit a chanter en secouant une crecelle. Eh bien! l'enfant serait abandonne a Lanoue. Il se consolerait avec cet enfant, Lanoue! Je lui ecrirais une lettre pour tout expliquer. J'ecrivis la lettre, d'un bout a l'autre, sur l'enduit cremeux du plafond.

J'entrevis une cabine de paquebot, avec un hublot glauque, fele par l'horizon marin; et des etreintes secouees par la trepidation des machines, renversees soudain par des coups de roulis; et des mains cramponnees au bastingage, des mains convulsees d'angoisse; et des remords a deux, des remords ecrases sous des caresses terribles.

Pour tout dire, il me faut ajouter que ce qui se passait en moi ne ressemblait pas exactement a ce qu'on appelle le desir. C'etait une de ces imaginations qui trouvent leur satisfaction en elles-memes. Je n'aurais pas fait l'ombre d'un mouvement pour realiser ma folie. Non! Toute cette saoulerie demeurait vautree dans l'ame et presque sans rapport avec son objet. Une salete lache, cachee, solitaire.

... J'achevais la lettre a Lanoue quand une petite moulure de platre, une de ces vagues fioritures qui ecumaient et deferlaient au pourtour du plafond devint insensiblement cette belle meche blonde qui tremble et se tord devant l'oreille de Marguerite quand elle coud, penchee sur son ouvrage. Et toute la douce figure de Marguerite apparut au plafond, avec ce regard qu'elle avait eu pour murmurer: "Oh! je sais bien que vous etes bon".

Eh bien! Marguerite serait oubliee.

Marguerite! Deja! Mon reve haletait, comme un cheval force qui bute et va s'abattre. Tout le sang de mon reve s'epuisait.

C'est alors que retentit la voix de Marthe. Je crois me rappeler qu'elle disait une phrase des plus simples:

--Octave vous fait attendre. Il sera bien fache.

Toutes les images s'abimerent dans une nuee grise. Je me sentis frissonnant, fatigue, triste, comme un homme qui vient d'etouffer ses illusions sur un sofa d'hotel meuble. Cette faiblesse dans les jambes, cette tete pleine de coton, ce coeur defaillant et, surtout, surtout, une imperieuse envie de pleurer, de gemir.

Je me levai et passai dans l'antichambre.

La, je pris mon pardessus.

--Que faites-vous? dit Marthe, apparue sur le seuil de la cuisine. Vous avez oublie quelque chose?

--Oui, j'ai oublie... j'ai oublie...

Le son de ma voix me parut si pitoyable que je dis pas un mot de plus. J'ouvris la porte et me jetai dans l'escalier. Je vois encore le visage etonne de Marthe avancer dans la penombre et se pencher sur la rampe.

Comme j'arrivais au premier etage, je me trouvai face a face avec Lanoue. Il eut un bel et affectueux sourire pour me tendre la main.

--Octave, lui dis-je en m'ecartant, Octave, excuse-moi. Je ne reste pas avec vous. Je ne peux pas rester. Je ne merite pas que l'on s'interesse a moi.

Lanoue s'arreta, frappe de stupeur. Je l'aurais presque bouscule pour gagner plus rapidement le dehors. Je descendis les dernieres marches en bondissant. Je criais:

--Non, non, Octave, il ne faut pas m'aimer!

Comme je refermais la porte du vestibule, j'entendis derriere moi, dans l'escalier, des bruits de pas precipites. Lanoue appelait d'une voix alteree:

--Louis! Louis! Ecoute, Louis...

Dans la rue, je pris ma course, sans tourner la tete.

XXI

On ne devrait jamais avoir de joie; le depart de la joie est une souffrance trop cruelle.

Il etait midi. Le Jardin des Plantes paraissait desert. Un sol durci, grinçant de froid. Des bancs couverts d'une couche de gresil. Je m'assis pourtant sur l'un d'eux. Il y avait, a ma droite, un arbre qui, de tous ses bras etendus, pretait serment avec une gravite majestueuse.

Je regardais son tronc noueux, sa ramure innombrable, ses grosses racines qui, par places, emergeaient avant la plongee definitive, comme des echines de dauphins, et je pensais:

Lui, il sait choisir; il puise dans la terre ou il y a tant de suc, tant de substances, tant de nourritures et de poisons, tant de materiaux accumules depuis les origines. Il puise et ne prend que le necessaire. Il dedaigne le reste. Il se choisit dans le chaos.

Moi, je ne sais pas me choisir. Toute pensee qui voyage trouve asile en mon ame. Toute graine qui tombe sur mon etre y peut germer. Ou suis-je la-dedans? Qui suis-je dans cette foule? Peut-il y avoir du bonheur pour

moi entre ces mille demons ennemis? Comment me reconnaitre, me nommer, m'appeler, entre tous ces visages?

Ne me dites pas: "Ces pensees sont en vous mais ne sont pas vous".--Eh! n'est-ce pas moi qui les pense? N'est-ce pas moi qui les nourris?

Surtout, surtout, ne me dites pas: "Tout cela ne vit que dans votre esprit."--Seul compte ce qui se passe la.

Je ne pourrai jamais faire de ma vie quelque chose de pur, quelque chose de propre.

Je suis incapable d'amour, incapable d'amitie, a moins qu'amour et amitie ne soient de bien pauvres, de bien miserables sentiments.

Je suis un mauvais fils, un mauvais ami, un mauvais amant. Au fond de mon coeur, j'ai voulu la mort de ma mere, j'ai trahi et bafoue Octave, force, souille Marthe, abandonne Marguerite. Et j'ai fait mille autres crimes dont je n'ai pas meme souvenir, ce qui est plus desesperant que tout.

Je ne respecte rien dans le fond de mon coeur; et pourtant!

Et pourtant, j'ai parfois reve d'une vie qui eut ete la plus belle, la plus noble des vies.

Ce n'est pas ma faute: je ne suis pas le maitre. Ne m'accusez pas avant d'avoir fait retour sur vous-meme.

Je suis un ilote. Qui me donnera la liberte? Qui me sauvera de la decheance? Qui pourra me rendre la grace perdue?

Le monde m'echappe. Je me debats parmi les ombres. Qui peut venir a mon secours? Telles furent mes reflexions sur le banc du Jardin des Plantes. J'avais froid. Bientot j'eus faim. Je ne constatai pas sans amertume qu'il m'etait possible d'avoir froid et faim malgre ma douleur. Nouvelle blessure pour l'orgueil.

Je combattis le froid en marchant, et la faim avec un de ces petits pains aux raisins secs, un de ces pains de seigle qui ont fait les delices de mon enfance.

J'errai ainsi, tantot dans les allees du jardin, tantot dans les rues avoisinantes, jusqu'a la chute du jour. Le ciel s'etait fort brouille et obscurci. Jamais il ne m'avait paru plus hostile, plus lugubre; et c'etait pure illusion, car j'ai connu, sous l'azur de juillet, des detresses en sueur qui passent de loin toutes les tristesses de l'hiver. Il n'y a de soleil que dans la paix du coeur.

Ou aller?

Comme la nuit s'epaississait, la neige se mit a tomber. J'etais alors dans la rue Buffon.

Je revins a la surface du monde pour constater qu'il neigeait. Puis, nouvelle plongee dans les profondeurs.

Un peu plus tard, je m'aperçus que j'etais a la hauteur de la caserne

municipale, rue Monge, en marche vers la rue du Pot-de-Fer. La bete remontait au gite; d'elle-meme, elle rentrait a la bauge, ou il fait tiede, ou l'on mange.

Toujours la meme chose. Toujours le meme rythme. Sortir, rentrer. Rapporter a la maison, chaque soir, son fardeau de colere et de degout.

## XXII

Monsieur, il est plus de minuit et vous m'avez ecoute jusqu'ici avec beaucoup de patience et de bonte. Je vais donc abuser de votre sympathie en achevant mon recit.

Une semaine s'est ecoulee depuis les evenements qui ont marque, pour moi, la journee de Noel. Une fois encore, je vous prie de m'excuser si je m'obstine a nommer evenements ces choses qui se sont entierement passees en moi. Le monde a deux histoires: l'histoire de ses actes, celle que l'on grave dans le bronze, et l'histoire de ses pensees, celle dont personne ne semble se soucier. En verite, qu'important mes actes, si toutes mes pensees n'en sont que le desaveu et la derision?

J'ai d'abord vecu quatre jours dans une anxiete sans cesse croissante. Pour bien des raisons que vous devinez aisement, le sejour a la maison etait penible: tant de souvenirs, et le regard de ces deux femmes, et le mensonge de mon visage, de mes paroles, de mes gestes.

Je suis donc sorti, chaque jour, des le matin, pour ne rentrer que tard dans la nuit, au moment du sommeil. Chaque soir, ma mere m'a dit que Lanoue etait venu et m'avait attendu une heure ou deux sans trop expliquer l'objet de sa visite.

J'ai passe mes nuits sur mon canape, a fumer, a batailler contre mes demons.

Avant-hier matin, j'ai eu avec ma mere une discussion decisive. S'agit-il bien d'une discussion? En realite, ma mere a parle seule.

J'allais sortir. Marguerite etait partie chercher du travail a l'atelier. Maman mettait de l'ordre dans le logement.

--Louis, m'a-t-elle dit, assieds-toi un instant aupres de moi.

Je me suis assis. Je devais avoir un visage ferme, bleme, agite de menus tics que je ne peux reprimer. Je ne savais ce que voulait ma mere. J'etais, a la fois, inquiet et accable.

--Louis, m'a dit ma mere, tu auras trente ans dans deux mois.

J'ai tout de suite compris. Ma mere a parle pendant plus d'une demi-heure. "Le moment etait venu de me marier. Je ne pouvais plus tarder a trouver une situation. Maman s'en etait quelque peu occupee elle-meme. Le moment etait venu pour moi de choisir une compagne. Et, justement, n'avais-je pas, aupres de moi..."

Ah! Mere, mere, comme vous m'aimez! Comme vous me connaissez bien! Comme vous me comprenez mal!

Je l'ai laissee parler. Elle secouait affectueusement mes mains qui retombaient inertes. Quand elle me pressait de questions, je hochais la tete sans repondre.

On a sonne, ce qui m'a delivre. Marguerite est entree. Aussitot, j'ai saisi mes vetements et je suis parti, tres vite, en regardant au passage avec une espece de ressentiment cette jeune femme qui songe a rendre heureux un homme tel que moi.

Il y a de cela plus de quarante-huit heures. Je ne suis pas retourne a la maison. Je n'y retournerai pas; je ne peux plus.

J'ai ecrit a maman une lettre qui n'explique rien. Le moyen d'expliquer des choses pareilles! "Mere, lui ai-je ecrit, tu ne sais pas quel homme je suis. Ne me demande pas de revenir aupres de toi. Ne me demande pas d'etre heureux." Et mille autres sottises semblables qui ont du la mettre au supplice sans l'eclaircir de rien.

Depuis bientot trois jours, je vogue dans Paris sans but, sans refuge. Je suis calme, mais bien malheureux.

Je ne cherche pas a mourir. Je ne suis pas encore pret a mourir.

J'ai de l'argent pour deux jours. Apres je ferai de menus travaux, afin de manger.

N'allez pas me parler de ces deux femmes, qui doivent, en ce moment, coudre cote a cote, dans la salle a manger. Que pensent-elles? Que disent-elles? Ne m'en parlez pas: je n'y ai que trop songe depuis trois jours.

Le hasard m'a conduit, ce soir, dans ce bar ou j'ai eu la chance de vous rencontrer. J'ai tres peu bu; vous l'avez surement remarque. Je me serais bien enivre, mais j'ai l'estomac si malade.

Ne racontez a personne cette histoire qui n'en est pas une. Tous les hommes ont leur charge de tourments. Inutile de les troubler avec Salavin. Inutile aussi de leur donner a rire.

Je ne sais plus que faire. Je ne sais plus que devenir. Peut-etre vais-je partir en voyage, si le vent me prend en pitie et m'emporte. Peut-etre vais-je rester. Peut-etre...

Vous, monsieur, qui avez l'air simple et bon, vous qui m'avez laisse parler avec tant de bienveillance, peut-etre me direz-vous ce que je dois faire.

FIN

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK CONFESSION DE MINUIT \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 10290.txt or 10290.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/9/10290/>

Produced by Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS,' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
gbnewby@pglaf.org

#### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

#### Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,  
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)